

Le Serpent à Plumes
collection motifs

Kéba-Dabo avait pour tâche, en son ministère, de « procéder aux désencombrements humains », soit : éloigner les mendiants de la Ville en ces temps où le tourisme, qui prenait son essor, aurait pu s'en trouver dérangé. Et son chef, Mour-Ndiaye, a encore insisté : cette fois, il n'en veut plus un seul dans les rues ; et ainsi fut fait.

Mais les mendiants sont humains, et le jour où, écrasés par les humiliations, ils décident de se mettre en grève, de ne plus mendier, c'est toute la vie sociale du pays qui s'en trouve bouleversée. À qui adresser ses prières ? À qui faire ces dons qui doivent amener la réussite ?

Avec humour, avec gravité aussi, Aminata Sow Fall dénonce dans ce roman les travers des puissants et donne un visage aux éternels humbles, du Sénégal ou d'ailleurs.

Aminata Sow Fall
La Grève des bàttu



II-01

9 782842 612504

42 F

SODIS : 952 470.7
ISBN : 2-84261-250-7

6,4 €

La Grève des bàttu

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

Le Jujubier du patriarche,
coll. Motifs n° 52, 1998

Aux Nouvelles Éditions Africaines

Le Revenant, roman, 1976
L'Appel des arènes, roman, 1982

Aux Éditions L'Harmattan

L'Ex-Père de la nation, roman, 1987

Aux Éditions Khoudia

Douceurs du bercail, roman, 1998

Aminata Sow Fall

La Grève des bàttu

ou

Les Déchets humains

Roman

NE PEUT ÊTRE
VENDU



LE SERPENT À PLUMES

Collection Motifs
dirigée par Pierre Bisiou

MOTIFS n° 124

© Nouvelles Éditions Africaines

Première publication: Nouvelles Éditions Africaines, 1979

© 2001 Le Serpent à Plumes pour la présente édition

Illustration de couverture: © Karen Petrossian,
Olivier Mazaud, Bernard Perchey

N° ISBN: 2-84261-250-7

LE SERPENT A PLUMES

20, rue des Petits-Champs – 75002 Paris
<http://www.serpentaplumes.com>

À PROPOS DE L'AUTEUR

Aminata Sow Fall est née à Saint-Louis du Sénégal. Professeur de Lettres, détachée à la Commission de réforme de l'enseignement du français, elle dirige depuis 1987 le Centre Africain d'Animation et d'Échanges Culturels, à Dakar, où elle vit. Elle est également la fondatrice et directrice des éditions Khoudia.

Écrivaine parmi les plus célèbres du Sénégal, elle est l'auteur de romans ainsi que d'articles et de conférences. Son œuvre est au programme de nombreuses universités, francophones et anglophones, et a fait l'objet de plusieurs mémoires. En 2000, *La Grève des battus* a été adapté au cinéma par le réalisateur Cheikh Oumar Cissoko.

À mon mari.

C E MATIN encore le journal en a parlé ; ces mendiants, ces talibés, ces lépreux, ces diminués physiques, ces loques, constituent des encombrements humains. Il faut débarrasser la Ville de ces hommes – ombres d'hommes plutôt – déchets humains, qui vous assaillent et vous agressent partout et n'importe quand. Aux carrefours, c'est à souhaiter que les feux ne soient jamais rouges ! Mais une fois que l'on a franchi l'obstacle du feu on doit vaincre une nouvelle barrière pour se rendre à l'hôpital, forcer un barrage pour pouvoir aller travailler dans son bureau, se débattre afin de sortir de la banque, faire mille et un détours pour les éviter dans les marchés, enfin payer une rançon pour pénétrer dans la maison de Dieu. Ah ! ces hommes, ces ombres d'hommes, ils sont tenaces et ils sont partout ! La Ville demande à être nettoyée

de ces éléments. Kéba Dabo en est d'autant plus convaincu qu'une fois de plus il a eu du mal à avaler sa salive ; il a eu la malchance de se trouver ce vendredi dans le magasin d'un commerçant libanais ; or tout le monde sait que le vendredi est jour d'embouteillages pour les mendiants. Un aveugle a blessé un jeune homme avec sa canne, juste au moment où le jeune homme sortait du magasin alors que le mendiant tâtait le lieu pour y pénétrer. Le jeune homme a insulté le mendiant ; celui-ci a riposté très grossièrement à la stupéfaction de tous.

– Mais comment oses-tu sortir de si graves injures ?

– Ah ! Parce qu'on est des mendiants, on croit qu'on est des chiens ! On commence à en avoir assez !

Personne n'y comprend plus rien ; Kéba Dabo encore moins, lui dont la mission est justement de procéder aux désencombres humains. Il est l'adjoint de Mour Ndiaye, le directeur du Service de la salubrité publique. Mour Ndiaye a été catégorique lorsque, une semaine auparavant, il avait appelé son adjoint dans son bureau ; il tenait dans sa main droite la circulaire ministérielle réitérant l'ordre d'assainir les voies publiques ; de sa main gauche, il fit signe à Kéba de s'asseoir en face de lui.

– Kéba, la situation est de plus en plus préoccupante. Ces mendiants, ils nous... enfin ils nous

mènent la vie un peu dure, voyons. Ne t'avais-je pas dit de faire quelque chose ?

– Mais si, monsieur le directeur. J'ai exécuté vos instructions. Je dois vous dire que moi-même je ne peux pas m'expliquer... Je ne sais pas comment ils font pour revenir. Des rafles hebdomadaires sont organisées ; parfois on les jette à deux cents kilomètres d'ici, mais dès le lendemain on les retrouve à leurs points stratégiques. Cela commence à me dépasser vraiment, monsieur le directeur.

Kéba ne dit pas à Mour Ndiaye ce qu'il ressentait chaque fois qu'un mendiant lui tendait la main ; il ne lui fit pas part de la boule qui l'étranglait presque lorsque des mains malpropres pénétraient jusque dans sa voiture, dès qu'il commettait la maladresse de baisser sa vitre, ni du remords qu'il éprouvait de se conformer au principe qu'il s'était fait de refuser l'aumône aux mendiants, non par méchanceté ou par égoïsme, mais parce qu'il était choqué de voir des êtres humains – si pauvres fussent-ils – porter atteinte à leur dignité en quémandant d'une manière si honteuse et effrontée. Il oubliait la faim et la misère qui poussaient certains d'entre eux à mendier pour rappeler aux nantis qu'eux aussi ils existent.

« Kéba, il n'y a pas à comprendre, il faut y mettre les moyens pour que ces gens-là disparaissent. Il y va de la réputation de notre service. Faut-il que l'on nous traite d'inefficaces, d'incapables ? »

L'œil de Kéba était posé sur la grosse chevalière en argent sur laquelle étaient gravés des signes cabalistiques et qui ornait l'annulaire gauche de Mour Ndiaye.

– Tu te rends compte, continua celui-ci, leur présence nuit au prestige de notre pays ; c'est une plaie que l'on doit cacher, en tout cas, dans la Ville. Cette année le nombre de touristes a nettement baissé par rapport à l'année dernière, et il est presque certain que ces gens-là y sont pour quelque chose. On ne peut tout de même pas les laisser nous envahir, menacer l'hygiène publique et l'économie nationale !

– Bien, monsieur le directeur, nous allons mettre sur pied un plan d'intervention efficace. Vous pouvez me faire confiance, monsieur le directeur.

Mour Ndiaye savait qu'il pouvait compter sur Kéba. Depuis six ans qu'il l'avait sous ses ordres, il avait eu le temps d'apprécier ses qualités : consciencieux, honnête, un véritable bourreau de travail qui, en six ans, ne s'est jamais absenté pour des motifs injustifiés ; il n'est jamais venu vous emprunter quelques sous, arguant de fins de mois difficiles et de l'impossibilité de joindre les deux bouts par les temps qui courent.

Toutes ces raisons faisaient que Mour estimait beaucoup Kéba ; celui-ci était en réalité le cerveau du service. Mour avait été nommé à ce poste sur-

tout pour des raisons politiques, une manière pour les dirigeants de rendre hommage à son passé de militant inconditionnel dans le Parti. Il en était conscient, mais il mettait quand même son point d'honneur à mériter l'hommage rendu ; aussi se déchargeait-il totalement sur Kéba, qu'il savait compétent ; l'essentiel pour lui était que les choses fussent bien faites, afin de lui permettre d'en tirer une aubaine. Ce qui l'intéressait, lui, c'étaient les titres, être quelqu'un d'honoré, et pour cela il utilisait les aptitudes de Kéba, en homme méthodique qui sait où il veut aller. Et puis qui sait si cette affaire de mendiants, menée à bonne fin, n'était pas une belle occasion de promotion ?

*

Elle est cahotante et tortueuse, cette piste qui mène à Keur Gallo, village perdu au fond de la brousse, mais Koulé en connaît les détours les plus imprévisibles. Pas la moindre appréhension, pas le plus petit signe d'énervement malgré le violent vent de sable qui dresse un écran de poussière ocre devant le pare-brise de la Mercedes. Une des tâches de Koulé est de conduire une ou deux fois par mois la femme de son patron à Keur Gallo. Là, en épouse dévouée et soucieuse de l'avenir de son mari, Lolli vient consulter Serigne Birama. Mour Ndiaye connaît de nombreux marabouts, mais Serigne

Birama est à ses yeux l'irremplaçable, l'homme qui, par son désintéressement, sa sagesse et ses connaissances, mérite le respect intarissable qu'il lui voue, et l'immense sentiment de gratitude qu'il éprouve à son égard.

Keur Gallo ne compte guère plus de cinquante âmes. Ce qui y rompt le silence et la monotonie y est toujours un grand événement. Aussi ceux qui ne sont pas allés aux champs accourent-ils au bruit de la voiture. Les enfants, qui tout à l'heure exécutaient une symphonie coranique autour de Serigne Birama, abandonnent leurs tablettes au pied du baobab majestueux, ombilic du village entier.

Lolli est déjà installée sur une des chaises qui meublent la case de Serigne Birama lorsque celui-ci arrive.

– *Sokbna Lolli, Badiane, Badiane.* Comment se portent les gens de la Ville ?

– *Sidibé, Sidibé,* tout le monde en paix, *Sidibé.*

Koulé se fait aider de deux gars pour porter le sac de riz, le carton de lait, les barres de savons, le sucre et le thé que Mour Ndiaye offre à Serigne Birama régulièrement à la fin de chaque mois.

– *Jërejéf.* Merci. Dieu, qui voit ce que vous faites vous récompensera. Et Mour ? Comment va-t-il ?

– Il se porte très bien, Dieu merci. Il est pris par son travail. Là-bas, ils n'ont pas du tout le temps. Il te fait dire que s'il ne vient pas il n'en pense pas

moins chaque instant à toi. Ne l'oublie pas dans tes prières.

Serigne Birama est visiblement heureux. Heureux de tous ces dons de Mour Ndiaye, heureux aussi de la fidélité d'un talibé qui ne l'a pas oublié dans sa réussite.

– Comment pourrais-je l'oublier dans mes prières, lui qui pense toujours à moi ? Ma parole d'hier est celle d'aujourd'hui. Dis-lui ceci : qu'il ne craigne rien ; *Inch' Allah*, il n'ira que de l'avant. Il est fait pour dominer, c'est dans son étoile. *Inch' Allah*, il sera de ce petit nombre d'hommes qui tiennent entre leurs mains le destin du pays. Tiens, attrape une perle de ce chapelet.

Serigne Birama saisit la perle des deux doigts de Lolli, crachote dessus et, tout en marmonnant des paroles inaudibles, il compte et recompte les perles du chapelet. En fin de compte, sûr de lui-même, il pose le chapelet sur la peau de mouton qui fait office de tapis de prière et il dit à Lolli :

– C'est clair ; ce que je vois est très clair. Une étoile qui brille, qui brille... La prospérité, le bonheur. Mour pourrait avoir une très grande surprise. Qu'il fasse le sacrifice d'un bélier. Tout ira bien *Inch' Allah.*

– Nous te devons tout, Serigne. Sois sûr que notre bonheur sera le tien.

En prononçant ces derniers mots avant de prendre congé de Serigne Birama, Lolli ne fait que

reprendre en écho ce que Mour Ndiaye avait l'habitude de dire :

– Ma situation présente, je la dois à Serigne Birama. Cet homme est formidable. Je n'étais rien, rien du tout quand je l'ai connu. Je lui dois tout, je ne pourrai jamais le payer en retour.

Rien du tout. Mour pensait souvent à ces difficiles années où, employé de l'Administration, il avait été mis à la porte pour avoir eu une altercation avec son chef. Il ne pouvait pas supporter les brimades et parfois même les injures grossières de cet Européen qui, parce qu'il avait conscience d'être en pays conquis, considérait les gens comme moins que des chiens. « Ah non, plutôt mourir que de me laisser marcher sur les pieds par ce mec ; je suis sûr qu'il ne "signifie rien" chez lui ; alors il se défoule chez nous, sur les Nègres, pour se persuader qu'il a quelque consistance. Ah non ! Moi, je n'accepterai pas cela. Je suis un homme, moi ! »

Et un jour Mour avait réagi, il avait fait savoir à son chef qu'il n'aimait pas être injurié et, devant la mine goguenarde du chef et les ricanements de ses frères, de ses traîtres de frères, il avait vu rouge et ne sut jamais comment il avait fait pour envoyer une gifle bien cuisante sur la joue rose de son pauvre chef.

Quinze jours de prison. Des années de chômage. Une mise en quarantaine même par ses propres parents. Une période de vaches maigres pendant laquelle il passait son temps à prendre le

frais au pied des manguiers ou à jouer avec le soleil en saison froide.

Tout cela n'est plus qu'un souvenir ou, plutôt, ne compte plus. Le souvenir, c'est sa rencontre avec Serigne Birama ce lointain jour de chaleur caniculaire. Serigne Birama était venu à la Ville pour se faire établir une carte d'identité, car la loi obligeait désormais les citoyens à en posséder une. Ne sachant ni lire ni écrire dans la langue officielle, il était incapable de s'orienter dans le dédale des rues de la Ville. Battu par la soif et la fatigue, il ne pouvait plus retrouver le chemin de la police, où il ne s'était rendu qu'une fois dans son existence, lorsqu'il avait dû – comme tous les habitants de son village – apporter une assistance morale par sa présence à un de ses cousins résidant à la Ville, impliqué dans une affaire de recel. Le hasard l'avait conduit dans la cour d'une maison, au pied d'un manguier dont Mour savourait l'ombre bienfaisante. Celui-ci, après les salutations d'usage, s'était aussitôt précipité, à la demande de l'étranger qu'il ne connaissait pas, vers un canari qui se trouvait au fond de la cour, à un angle, et en était revenu avec un pot rempli d'eau.

Rien de beau dans cette boîte à tomate rouillée à l'extérieur, convertie en pot à eau et dont le rebord présentait une dentelure irrégulière. Cela n'avait aucune importance pour Serigne Birama. En mettant ses lèvres desséchées au contact du liquide

vivifiant, il avait senti l'ineffable douceur de vivre le repénétrer. Il avait remercié du fond de son cœur Mour Ndiaye, qui l'avait ensuite raccompagné jusqu'à la police pour se dégourdir un peu les jambes et échanger quelques mots aimables avec un interlocuteur qui ne lui ferait pas sentir la honte du désœuvrement.

– Quel est ton nom ?

– Mour Ndiaye.

Pendant que Serigne Birama marchait tête baissée à côté de Mour, celui-ci observait son homme : grand, mince, de teint clair, coiffé d'un chapeau de paille et vêtu d'un caftan blanc à larges manches sous lequel on devinait un *turki** teint à l'indigo ; il paraissait avoir beaucoup plus que ses trente hivernages, tant tout son être dégageait un air de pureté, de sainteté même, que l'on ne décèle d'habitude que chez des hommes ayant déroulé une longue bobine de vie consommée dans le bien et dans les prières. De tels hommes, forts de la plénitude morale qui les habite, semblent appartenir à un autre monde. Cet air grave provoquant l'admiration plutôt que la crainte, ces petits yeux vifs dont le regard était presque hypnotisant, ces mains décharnées au bout desquelles des ongles coupés ras avaient pris l'aspect d'une fine pellicule blan-

* Sorte de tunique, qui se porte sous le boubou ou le caftan.

châtre à force d'être tenus hors de la moindre souillure, enfin, tout l'être de cet homme faisait naître dans l'esprit de Mour un tas de questions retenues par décence et par discrétion. D'où peut bien venir cet homme ? Qui est-il ? À quoi pense-t-il ?...

– C'est étonnant, la Ville. Vous passez votre temps à courir. La vie y va de complications en complications.

– C'est certain, répondit Mour Ndiaye. Les choses sont de plus en plus difficiles.

– Les gens courent, courent. Ils n'ont plus le temps de s'arrêter un moment pour indiquer le chemin au villageois. *Céy yalla !* Après Dieu, tu m'as porté un secours précieux. La soif allait me tuer... Dieu qui sait ce que tu désires, qu'il exauce tous tes vœux. Si un jour tu peux venir à Keur Gallo, tu viendras. Le premier homme à qui tu demanderas Serigne Birama Sidibé te conduira jusque dans ma maison.

Depuis ce jour, une vingtaine d'années se sont écoulées. Jamais Mour n'a eu à douter de Serigne Birama Sidibé.

TOUS LES MENDIANTS de la Ville sont réunis dans la cour de Salla Niang pour participer au tirage de la tontine quotidienne : chacun s'acquitte d'une mise de cent francs et la totalité de la somme recueillie – cinq mille francs – est versée tour à tour à l'un des membres ; ceux-ci ont la possibilité de miser deux ou trois fois et de « gagner » autant de fois. Salla Niang, en caissière intransigeante, supervise les opérations. C'est une femme qui a du cran ; elle sait rappeler à l'ordre les récalcitrants qui prétendent parfois que le produit de la mendicité du jour n'a pas atteint les cent francs.

– Cela vous fait mal de déboursier le fric, n'est-ce pas ! Et, lorsqu'il s'agit de l'emporter, *Bissimiläi !* On est tout heureux. Écoutez-moi bien : ne m'en faites pas voir, vous entendez ! Sortez-moi cet

argent ! Je n'accepte aucun arriéré. Quoi ! les jours les plus difficiles, on dépasse les cent francs.

– Pas à tous les coins ! hasarde quelqu'un dans l'assistance.

– Apprenez à dire la vérité ! Dans quel quartier de la Ville le premier geste matinal n'est-il pas de donner la charité ? Même dans les quartiers de toubabs ; les toubabs noirs et aussi les toubabs blancs accomplissent ce rite. Si vous parlez des quartiers pauvres, alors là, vous tombez mal ; tout le monde sait que les pauvres donnent plus facilement que les riches. Sortez-moi cet argent, bande d'avares !

Tous rigolent lorsque Salla Niang, du seuil de sa chambre, assise sur une chaise, les deux mains dans un van posé sur les genoux, s'adresse à la foule impressionnante des *boroom bàttu** qui remplissent la cour de la maison, tout en comptant l'argent dans le van. Une multitude d'hommes et de femmes de tout âge ; des grands et des petits, des infirmes et des valides, tirant tous leur pitance de la main tendue. Nguirane Sarr est présent, cet aveugle toujours cravaté, à col amidonné et crasseux, à lunettes noires avec cadre doré, à costume éternellement bleu marine et à canne blanche. Il a quelque chose de distingué, ce Nguirane Sarr, peut-être à cause de sa tête, qu'il tient toujours levée bien haut

* Les mendiants. Ils tendent, pour demander l'aumône, le *bàttu*, qui est une petitealebasse.

et légèrement inclinée à gauche. Son point stratégique est le rond-point de la Présidence, pour recevoir la pièce lourde de vœux qui symbolise le dernier acte de charité avant l'audience avec le président de la République. La charité ouvre les portes, une ultime pièce, donc, pour ouvrir la porte du cœur du président.

Parmi les visages de masques aux yeux ténébreusement exorbités, parmi les têtes moutonneuses et les membres rongés par les pustules de la gale ou rognés par la lèpre, parmi les haillons recouvrant à peine des corps qui ont perdu depuis très longtemps le contact avec l'eau, parmi les béquilles, les cannes et les *bàttu*, d'adorables petites créatures sourient à la vie, heureuses de gazouiller au rythme de pots en étain entrechoqués. Dans la foule grouillante on peut apercevoir aussi le vieux Gorgui Diop, l'homme qui a l'art d'arracher l'obole grâce à son extraordinaire sens comique ; il a une manière cocasse de jouer la saynète du vieillard épris d'une petite fille ; en acteur unique, il figure les trois épouses qui, très grivoisement, se moquent des lubies de leur mari, le vieillard qui se donne des airs de jeunesse, et enfin la petite fille espiègle qui, après avoir saigné à blanc son amoureux de vieillard, lui envoie un coup de pied dans le derrière. Gorgui Diop est très connu à travers la Ville, et des gens se déplacent pour le voir devant « sa » banque, du vingt-cinq du mois au dix du

mois suivant, ou à « son » marché à partir du onze du mois.

Après le tirage, on passe à la vente des produits : riz, sucre, mil, biscuits, bougies, parfois quelques poulets. L'unique acheteur est Salla Niang, qui les paie trente pour cent moins cher et qui peut ainsi approvisionner la boutique attenante à la maison, gérée par son mari. Une véritable femme d'affaires, cette Salla Niang, ancienne bonne à tout faire qui a commencé à mendier le jour où elle a mis au monde des jumeaux. Un de ses patrons l'a aidée à obtenir une parcelle assainie qu'elle a pu construire grâce au produit de sa mendicité. Les jumeaux sont devenus grands ; maintenant elle se contente de s'asseoir un peu à l'écart, devant « son » hôpital, et d'envoyer ses enfants traquer les visiteurs et les malades, tout en les surveillant pour intervenir au cas où des concurrents, ayant la supériorité de l'âge, essaieraient de les dépouiller sans vergogne.

Souvent, ce sont des nouveaux venus qui se livrent à ce jeu déshonorant, car les habitués de la place respectent la loi du milieu et, même si la bousculade est dure et que les mains se heurtent devant le nez du donneur qui pour dégager la voie jette au hasard quelques pièces, chacun ne prend que ce qui lui est tombé dans la paume.

Ce jour, chez Salla Niang, il n'y a qu'un absent : c'est Madiabel le boiteux. Il était forgeron dans son

village natal. Un *baay jagal**. Mais les brèches des marmites à colmater et les queues de vieilles casseroles à improviser devenaient de plus en plus rares ; les fourneaux ne se vendaient plus car l'intermédiaire qui venait les prendre pour les écouler à la Ville avait disparu un beau jour sans lui payer le produit d'un an de travail.

Pour nourrir et habiller ses deux épouses et ses huit bouts de bois, Madiabel décida à son tour de monter à la Ville. Il se convertit au *boroom battu* sans *battu*, mais main tendue. Les affaires allèrent mieux et il envoyait régulièrement à sa famille la ration alimentaire et les habits. Son absence, ce jour, est signalée par Salla Niang dès le début de la réunion :

– *Gaa ni am na lu xew* – quelque chose est arrivé. Êtes-vous au courant ?

– Qu'est-il arrivé ?

– *Lu xew waay*** ?

– *Mbaa jamm la**** ?

– Madiabel, répond Salla, a eu un accident.

– *Asbunalla ! Céy waay !*****

– Comment est-ce arrivé ?

– Où a-t-il eu l'accident ?

* Réparateur.

** Que s'est-il passé ?

*** Rien de grave ?

**** Que Dieu éloigne le mauvais sort ! Hélas !

– *Mbaa deewul ?*

– *Céy waay !*

– Je ne sais pas s'il est mort ou non, répond Salla. Il paraît que le patron de « son » hôtel s'est plaint, des salauds, ces gens-là. Il s'est plaint à la police et celle-ci a procédé à une rafle.

En essayant de fuir, il s'est aveuglément engagé sur la chaussée au moment où une voiture arrivait à vive allure.

– Ah ! ces rafeurs, ils nous cassent les pieds. *Ndéysaan, ndéysaan**, Madiabel. Il ne devait pas courir, il ne le peut pas ! *Xana daal atte yalla la !* C'est un coup du sort. Ce ne peut être qu'un coup du sort.

– Comment ne pas courir quand, une seule fois dans sa vie, on a senti le feu de leurs lanières sur la peau ! Ah ! moi, dès que je les aperçois, je détale. Ils sont fous, ils frappent comme des fous, on dirait que dans leur rage ils oublient qu'on est des hommes.

– Il y en a quand même de gentils, dit Salla Niang. Moi, ils ne m'ont jamais raflée ; ils ne m'ont jamais battue. Quand je les vois venir, j'arrange mon mouchoir de tête, je m'assieds plus confortablement sur mon banc, et je dis aux enfants de ne pas prendre peur et de ne pas courir.

– C'est qu'ils ne te prennent pas pour une men-

* Interjection. Exprime ici la pitié.

dante. Que veux-tu, avec tes beaux boubous toujours propres et bien repassés, tes enfants que tu habilles comme s'ils allaient à une fête, comment peut-on penser que tu mendies ?

Tout le monde éclate de rire. Le pauvre Madiabel est oublié. Narou, le mari de Salla, passe à ce moment avec sa bouilloire pour aller faire ses ablutions ; il est tout heureux de ces compliments adressés à sa femme. Elle a de jolis boubous, Salla, et elle sait bien les porter. Mais il n'y a pas que cela, il y a les rangées de perles toutes blanches qui ornent ses reins sous un *beeco** immaculé et que les femmes d'aujourd'hui dédaignent en ignorant qu'elles abandonnent ainsi une bonne dose de leur sel. Le tintement de ces perles dans le silence des nuits de savane, à travers l'envoûtante fumée du *cuuraay***, et l'odeur ensorcelante des *gongo***, quel bonheur indescriptible pour Narou !

« Les commères du quartier, se dit-il en lui-même, ne comprendront jamais cela. »

– Narou est faible.

– C'est Salla Niang qui porte le pantalon.

– Il n'est même pas un homme digne.

« Elles peuvent continuer à médire, ce qui me lie à Salla, aucune d'elles ne le saura jamais ».

* Petit pagne qui se porte en dessous d'un plus grand pagne.

** Encens.

« **V**OICI, EN ROUGE, les principaux points stratégiques. Cette fois-ci, il faut tenir le coup, ne pas transiger, rafler sans arrêt. Plus de descentes hebdomadaires, mais quotidiennes. Oui, quotidiennes. Tous les moyens sont mis à notre disposition : effectifs, voitures, carburant. Il faut que ces gens-là dégagent la circulation. »

Kéba Dabo s'adresse à quelque vingt hommes réunis dans son bureau, au huitième étage d'un building tout confort, carrelé de marbre et où on aurait du mal à voir une seule mouche voler. Les hommes tiennent chacun un bloc-notes et un stylo et suivent attentivement l'itinéraire de la règle qui court sur une carte apposée à l'un des murs, à côté de tableaux de grands maîtres et de tapisseries d'Orient. Ce sont les chefs des nouvelles brigades d'intervention qui viennent d'être mises sur pied.

– Circulez sans arrêt à travers la Ville, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement nettoyée. Le chef y tient. Il a reçu des instructions très fermes du ministre.

– Oui, monsieur Dabo, mais vous savez ce que c'est... C'est vraiment très difficile...

– Cette fois-ci, ce n'est pas pareil ; il faut les traquer partout où ils sont. Ils croient nous avoir à l'usure ; s'il faut sévir, nous sévrons. C'est un problème grave, voyez-vous. On ne peut plus circuler librement, ils nous attaquent partout. Voilà comment nous allons procéder dorénavant : relevons systématiquement l'identité de tous ceux qui auront été raflés – évidemment, il faut établir un fichier. S'ils en sont à leur première rafle, essayons de les raisonner, montrons-leur ce que ça a de dégradant de s'exposer dans les rues et de montrer ses infirmités pour en tirer profit. Faisons-leur savoir que la mendicité les déshonore...

– Mais, monsieur Dabo, ce serait pure perte de temps. Ils ne vous écouteront même pas. Ils nous prendront plutôt pour des fous !

– Essayons quand même. S'ils récidivent, qu'on leur administre une bonne correction avant de les embarquer pour Mbada ; à trois cents kilomètres d'ici, dans ce village où il n'y a pratiquement pas de moyens de locomotion, comment feront-ils pour revenir ?

– Ils reviendront toujours !

– S'ils reviennent, qu'on les emprisonne ! Eh bien, oui, la prison, tout simplement !

– Là aussi il y a un problème, remarque un autre homme. Les régisseurs de prison se plaignent ; ils disent qu'ils n'ont plus de places et que ces gens-là finissent par leur coûter cher.

– Écoutez, messieurs, je pense que nous nous perdons en discussions inutiles. Moi, je suis persuadé qu'avec les rafles quotidiennes, l'appel à la raison et à la dignité, la correction administrée à Mbada, nous arriverons à les faire disparaître. Ces gens-là ne sont quand même pas des brutes, ils sont des hommes, tout de même !

Kéba Dabo a bon espoir. Chaque fois que l'idée d'un échec probable traverse son esprit, il la chasse en secouant fébrilement la tête. Il faut faire disparaître ces gens-là. C'est devenu pour lui une obsession ; c'est avec une appréhension presque morbide qu'il circule dans la Ville ; la peur d'en rencontrer un le tenaille, de même que cette fameuse boule qui l'étreint du fond de sa gorge s'il a le malheur d'en trouver un sur son chemin. Sa secrétaire, la très belle Sagar Diouf, avec qui il est quelque peu familier, lui a dit de ne pas se donner tant de peine à cause d'une simple histoire de mendiants. Elle en a assez de l'entendre parler sans arrêt de « ces gens-là qui empestent l'odeur de la Ville ». C'est devenu son unique sujet de conversation. Toutes ces lettres tapées à vous engourdir les doigts, ces convoca-

tions expédiées, ces messages envoyés, tout cela rien que pour des mendiants ! C'est de la folie, enfin.

Et ce jour encore, lorsque Kéba Dabo a accompagné ses chefs de brigade et que, rayonnant de joie, il s'est arrêté devant le bureau de sa secrétaire en lui disant :

– Cette fois, nous réussissons ! Nous les aurons !

Sagar lui répond :

– Tu sais, Kéba, tu perds ton temps avec les mendiants. Ils sont là depuis nos arrière-arrière-grands-parents. Tu les as trouvés au monde, tu les y laisseras. Tu ne peux rien contre eux. Quelle idée d'ailleurs de vouloir les chasser ? Que t'ont-ils fait ?

– Tu ne peux pas comprendre cela, Sagar... Ne ressens-tu rien lorsqu'ils t'abordent... non, ils ne t'abordent pas, ils t'envahissent, ils t'attaquent, ils te sautent dessus ! Voilà, ils te sautent dessus ! N'éprouves-tu rien lorsqu'ils te sautent dessus ?

Sagar sourit, lisse sa noire chevelure frisée avec ses deux mains, arrange son décolleté.

– Que veux-tu que j'éprouve ? Si j'ai de quoi leur donner, je le leur donne, sinon je continue mon chemin. C'est tout. Et puis, la religion recommande bien que l'on assiste les pauvres ; comment vivraient-ils autrement ?

– La religion prescrit l'aide aux pauvres, mais elle ne leur dit pas de priver leur prochain de tout repos. Tu entends, tu comprends cela ? C'est toi et

les gens comme toi qui encouragez ce fléau. La religion a-t-elle jamais béni l'homme qui se dépouille de toute vergogne ?

Sagar éclate de rire en faisant claquer ses deux mains à plusieurs reprises. C'est plus fort qu'elle. Elle ne peut pas concevoir que quelqu'un soit si passionné pour une banale histoire de mendiants. Elle trouve Kéba de plus en plus extravagant.

– Mais dis-moi, Kéba, je ne te demande qu'une chose : comment vivraient-ils s'ils ne mendiaient pas ? Ah ! dis-moi encore ceci : à qui les gens donneraient-ils la charité, car il faut bien qu'on la donne, cette charité, qui est un précepte de la religion ?

Kéba ne répond pas ; il n'aime pas chercher des réponses à ces questions ; il préfère les éluder, car la véritable affaire pour lui est de dégager les voies de circulation pour exécuter l'ordre de ses chefs et de se guérir de cette nausée que provoque en lui la vue des mendiants.

Il pénètre dans son bureau en desserrant le nœud de sa cravate et se jette dans son fauteuil. Il a la sensation qu'il va étouffer.

Elle est bien saillante, la veine qui traverse son front pour se perdre ensuite dans sa chevelure touffue. Sagar Diouf l'a encore mis hors de lui-même mais il se retient volontairement de la traiter de tous les noms. « Sagar n'est pas méchante, bien au contraire... Mais les problèmes sérieux lui

échappent... comme à ma femme... Les femmes s'intéressent davantage aux choses superficielles... Il faut qu'on leur apprenne à être responsables... Ce n'est qu'une question d'éducation... Belles toilettes, cérémonies grandioses, futilités... Non, ça ne doit pas continuer comme ça... Mais il y a aussi que certains hommes n'aiment pas les femmes de tête, comme on dit ; elles menacent leur hégémonie. Celles qui ne se posent aucune question et n'en posent pas, voilà ce qu'il faut à ces orgueilleux qui jouent avec leurs femmes comme avec une poupée... Sagar ressemble bien à une poupée, avec ses joues à fossettes.

Elle est belle comme une poupée... Je ne sais pas ce qui a poussé son mari à la laisser tomber... »

*

Le téléphone sonne.

– Allô, oui. Allô, monsieur le directeur... Bonjour, monsieur le directeur, oui, ça va... Je suis heureux que vous l'ayez constaté vous-même. Il en sera de même dans tous les quartiers de la Ville. Dans peu de temps on ne les verra plus du tout. Merci, monsieur le directeur. Au revoir, monsieur le directeur.

Mour Ndiaye exulte. Il sent tout le parti qu'il peut tirer de la réussite de cette opération. Il a circulé dans le quartier administratif, jeté un coup

d'œil aux coins des rues, sur les trottoirs, devant les établissements publics, et il n'a aperçu aucun mendiant. « Kéba est fantastique ; il n'a pas son égal. »

Quelques jours après, il décide d'aller rendre visite à Serigne Birama. Celui-ci est toujours à l'ombre du baobab majestueux, lisant le Livre saint. Mour Ndiaye le prend dans sa voiture pour lui éviter le trajet de deux cents mètres qui doit le mener à sa demeure. Le sac de riz, les dix kilos de sucre, le carton de lait, le thé, les noix de kola et les paquets de bougies remplissent la malle arrière de la voiture.

Dans la vaste cour de la maison, une des femmes de Serigne Birama est assise, entourée de grandes calebasses remplies de farine de mil. Elle roule le couscous. Mour Ndiaye la salue avec beaucoup de chaleur et lui lance un billet de mille francs ; elle se met debout aussitôt et n'en finit plus de le remercier et de formuler des souhaits de prospérité. Mour et Serigne Birama pénètrent ensuite dans une case, celle où Serigne Birama reçoit ses clients.

– Serigne, comment te portes-tu ?

– *Maangi sant*. Je remercie le Créateur. *Jërejëf*. Après Lui, je te remercie, Lui qui seul sait ce que tu désires, qu'Il exauce tes vœux.

– *Amiin, amiin*, Sidibé ! Et mes « affaires », tu les « regardes » toujours ?

– N'aie aucune inquiétude à ce sujet. Tu peux te contenter de dire *amiin* à chaque instant. Si les

prières que j'accomplis pour ta protection et ta prospérité étaient des gouttes de pluie, il y a longtemps que tu serais noyé. Mour, tu peux remercier le bon Dieu.

– *Wawaw*. Je remercie le bon Dieu, et je te suis reconnaissant. Ce que je ressens pour toi, ma langue ne peut pas l'exprimer. Toute ma confiance est en toi. C'est pourquoi je vais te parler encore d'une affaire importante. Tu as toujours appris toutes mes difficultés. Ces temps derniers j'ai eu à me battre contre les mendiants, c'est même la raison qui a fait que je ne suis pas venu depuis assez longtemps.

– Te battre contre les mendiants, toi qui donnes si volontiers ? Pourquoi te battre contre les mendiants ?

– Non, c'est-à-dire que ce n'est pas moi... C'est une préoccupation de toutes les autorités de la Ville. Les mendiants gênent un peu la propreté de la Ville...

– *Céy yalla !* La Ville est en train de vous déshumaniser, d'endurcir vos cœurs au point que vous n'avez plus pitié des faibles. Attention, Mour, Dieu l'a dit : il ne faut pas éconduire les pauvres.

– Serigne, il ne s'agit pas de cela. Comment vais-je t'expliquer cela ?... Voilà : maintenant les gens qui habitent loin, *waa bitim rééw**, les toubabs surtout,

* Ceux de l'Europe et des États-Unis.

commencent à s'intéresser à la beauté de nos pays, ce sont des touristes. Tu sais, avant, ils venaient pour nous piller ; maintenant, ils viennent se reposer chez nous en y cherchant le bonheur. C'est pourquoi nous avons construit des hôtels, des villages, des casinos pour les accueillir. Ces touristes dépensent de grosses sommes d'argent pour venir chez nous, il y a même des sociétés spécialisées qui s'en occupent là-bas, en Europe. Quand ces touristes visitent la Ville, ils sont assaillis par les mendiants, et ils risquent de ne plus revenir ou de faire une mauvaise propagande pour décourager ceux qui voudraient venir.

– *Céy yalla !* Je n'y comprends rien. Vous autres de la Ville, c'est vous qui comprenez ces problèmes. Alors personne ne doit plus mendier là-bas ?

– Serigne, les temps ont changé ; maintenant nous sommes responsables du destin de notre pays. Nous devons combattre tout ce qui nuit à son essor touristique et économique.

Mour a senti l'air contrarié de Serigne Birama, et il sait que toute cette longue démonstration ne l'a pas convaincu.

– Serigne, ce que nous voulons, au fond, c'est que tout le monde se mette au travail. C'est pour ne pas encourager la paresse que nous exhortons tout le monde à se mettre au travail.

– *Ligéy dé mooy dëgg*. Tout homme a le devoir de travailler.

Mour a peut-être oublié les infirmes et les vieillards affamés. De toute façon, cela n'a aucune importance pour lui.

– Voilà. *Ligééy dé mooy dëgg*. C'est pour qu'ils travaillent qu'on les chasse des rues de la Ville. C'était une entreprise très ardue de se battre contre un fléau si tenace. Nous avons tenu des années, et maintenant, grâce à Dieu, je pense que nous avons complètement gagné. Mon ministre m'a téléphoné pour me transmettre les félicitations du président... Ce n'est pas chose aisée d'obtenir les félicitations du président, il est d'une exigence ! C'est pourquoi lorsqu'il daigne féliciter c'est qu'il est vraiment satisfait.

– Les félicitations du président ne s'arrêteront pas là, *Inch' Allah*.

– *Inch' Allah*. Je voudrais que le président pense à moi. Serigne Birama, je ne te cache rien. Le président avait dit, il y a de cela quelques mois, qu'il choisirait un vice-président. Maintenant, la rumeur affirme que c'est imminent. Je voudrais que par tes prières, tu fasses que le président pense à moi.

– Rien n'est impossible au Créateur. Tout Lui appartient et Il n'en fait pas d'autre usage que de le donner à Ses créatures.

– Tout ce que tu me dis, je le crois.

Mour Ndiaye le croit sincèrement. Qui aurait pu le persuader qu'il en arriverait là aujourd'hui ! Ah, ces laborieuses années à la Société commerciale

de l'Afrique occidentale où il avait du mal à joindre les deux bouts ! Ses joues étaient creuses, son regard toujours inquiet. Une chemise unique qu'il ne lavait que la nuit et qu'il faisait sécher à la chaleur du fourneau par temps froid. Rien ne restait de son maigre salaire de commis aux écritures quand il avait satisfait les demandes pressantes d'argent de parents, cousins, copains, beaux-parents qui remplissaient, à chaque fin de mois, la chambre qu'il avait prise en location pour y vivre avec sa femme et ses deux enfants. Quel lointain souvenir, tout cela ! Maintenant tout est à sa portée. Maison somptueuse, deux voitures à sa disposition, personnel domestique payé par l'État. Son embonpoint le gêne quelquefois lorsque, dans les cérémonies officielles, il doit surveiller ses mouvements pour ne pas faire craquer le bouton de son smoking.

Les perles se heurtent sur le chapelet. Tac-tac-tac. À la musique des perles répond le murmure des lèvres de Serigne Birama. Mour est impatient et ne peut rien tirer du visage muet de Serigne Birama. Il lui faut attendre que le chapelet soit posé sur la peau de mouton, que les yeux de Serigne Birama se soient rouverts à la lumière, et que le dialogue à mesure d'hommes soit rétabli.

– Ce que tu veux, Dieu peut te le donner. Et je pense qu'Il te le donnera, *Inch' Allah*... Tu l'auras, s'il plaît à Dieu. Fais seulement le sacrifice d'un

beau bélier tout blanc. Tu l'égorgeras de ta propre main, tu feras sept tas de viande que tu donneras à des mendiants.

4

« **I**LS COMMENCENT à nous rendre l'existence impossible. Parce qu'on est des mendiants, ils croient qu'on n'est pas des hommes faits comme eux ! »

C'est Nguirane Sarr qui parle. Il en a assez des tracasseries. Il a l'impression que « ces fous-là » s'acharnent particulièrement contre lui. Pourtant il croyait qu'il avait gagné leur estime et même leur amitié. Il n'avait jamais été inquiété. Pourquoi lui en veulent-ils, lui qui se contente de rester à « son » feu, de ne jamais aller à l'assaut des voitures, sachant qu'il a affaire à des « patrons » qui n'aiment pas être dérangés et qui de toute façon donneront la charité pour leur propre intérêt ? Et voilà qu'ils ne réfléchissent même plus, ces « fous-là ». Ils ne distinguent plus personne.

43

– Ils m'ont battu, aujourd'hui. Ils ont déchiré mes habits, ils ont confisqué ma canne et ils ont cassé mes lunettes. C'est trop, c'est trop. Est-ce qu'on traite ainsi un être humain ?

Nguirane est exténué. Une balafre sanglante surplombe son œil droit et se prolonge jusqu'à son oreille.

– Ils sont mauvais ! Quand la fureur de tabasser les possède, ils sont pires que des chiens enragés.

Tous les mendiants ont peur maintenant. Ils sont traqués sans arrêt. Plus de répit. Ils ont peur et ils souffrent dans la chair, mais ça ne les empêche pas de gagner chaque matin leurs points stratégiques ; ils y sont attirés comme par un aimant, avec comme seule arme l'espoir d'échapper aux flammes des lanières grâce à la vélocité de leurs jambes ou en se cachant dans les maisons environnantes au passage des brigades.

– Mais qu'est-ce qui leur prend maintenant ? D'où leur vient cette rage ?

– Ils sont méchants, c'est tout.

Ils ne comprennent pas – qui le leur dirait d'ailleurs ? – qu'ils constituent une plaie qu'il est nécessaire de cacher. Ils se sont toujours considérés comme des citoyens à part entière, qui exercent un métier comme tout un autre, et à ce titre ils n'ont jamais cherché à définir d'une manière particulière les liens qui les unissent à la société. Pour eux le contrat qui lie chaque individu à la société se

résume en ceci : donner et recevoir. Eh bien, eux, ne donnent-ils pas leurs bénédictions de pauvres, leurs prières et leurs vœux ?

– C'est trop, c'est trop, reprend Nguirane Sarr. Puisqu'ils veulent la guerre, faisons-leur la guerre.

– Non, Nguirane, répond Gorgui Diop. Ne parle pas ainsi. Quand on mendie, il faut apprendre à être patient, à supporter beaucoup de choses. Celui qui a besoin du bien d'autrui doit satisfaire jusqu'à ses caprices. D'ailleurs, Nguirane, ceux qui nous donnent, ce ne sont pas ceux qui nous frappent.

Des voix multiples s'élèvent au-dessus du murmure général.

– C'est vrai, c'est vrai. Gorgui Diop a raison. Dans la vie il faut éviter d'envenimer les choses.

– Ce que Gorgui Diop a dit est la seule vérité.

– Les paroles de Gorgui Diop sont dictées par la raison et par la sagesse.

– À écouter les jeunes on finit par aller loin !

– En tout cas, pas dans la tombe, réplique Nguirane Sarr. Les jeunes ne vous mèneront jamais à *Laaxira**. Qui a tué ce pauvre Madiabel ? Ce sont bien ces « fous-là ». Sans leur poursuite féroce, ce qui est arrivé ne serait pas arrivé.

Madiabel avait succombé à ses blessures. Il était resté cinq jours à l'hôpital sans être soigné parce

* L'au-delà.

qu'il ne possédait aucune pièce sur lui et qu'il lui fallait prouver son indigence en fournissant un papier délivré par la mairie ; son état ne lui permettant pas d'aller chercher ce certificat d'indigence qui le dispenserait de payer les soins, il était resté couché dans un coin, derrière une salle commune dont les pensionnaires compatissaient à ses peines par d'éternels *ndéysaan* lorsque la douleur le tenaillait et qu'il geignait et se tordait.

Le jour de ses obsèques, toute la confrérie l'avait accompagné à sa dernière demeure et avait ensuite réuni une somme assez substantielle, qu'elle avait envoyée à sa famille en guise d'assistance.

– Nous ne sommes pas des chiens, poursuit Nguirane Sarr ! Est-ce que nous sommes des chiens ?

Sa voix aiguisée par la colère et la détresse déchire le voile de brouillard qui recouvre les faibles lueurs crépusculaires de l'atmosphère moite à odeur de bois brûlé. Sur les visages ternes à couleur de cuivre perlent de fines gouttelettes d'angoisse et de résignation.

– Nous ne sommes pas des chiens ! Vous le savez bien, que nous ne sommes pas des chiens. Il faut qu'eux aussi ils en soient persuadés. Alors organisons-nous.

– Comment nous organiser ? Des mendiants s'organiser ! Tu rêves, Nguirane ! Tu es jeune ! Laissons-les tout simplement avec le bon Dieu.

– Écoutez, on peut bien s'organiser. Même ces fous, ces sans-cœur, ces brutes qui nous raflent et nous battent, ils donnent la charité. Ils ont besoin de donner la charité parce qu'ils ont besoin de nos prières ; les vœux de longue vie, de prospérité, de pèlerinage, ils aiment les entendre chaque matin pour chasser leurs cauchemars de la veille et pour entretenir l'espoir d'un lendemain meilleur. Vous croyez que les gens donnent par gentillesse ? Non, c'est par instinct de conservation.

Le silence a brusquement envahi l'atmosphère. Les oreilles sont tendues ; des paupières tremblent sans pouvoir s'ouvrir. Petit à petit, le manteau crépusculaire se confond avec les ténébreuses silhouettes qui peuplent la cour de Salla Niang. Celle-ci est debout sur le seuil de sa chambre, tout près de Nguirane. À le voir si débraillé, si abattu, à voir sa tête qui a roulé dans la poussière et la large entaille qui lui donne un air de martyr, elle a pitié. Elle est indignée. Elle souffre du mal de cet homme qu'elle considère comme son propre frère et qui lui offre aujourd'hui un spectacle de déchéance. « Voilà ce qu'ils ont fait d'un homme qui, malgré sa pauvreté, devrait mériter le respect. » En regardant sa chemise réduite en lambeaux et l'espèce de culotte d'un blanc douteux que laissent entrevoir les larges fentes de ce qui n'est plus un pantalon, mais un ensemble de chiffons flottants réunis autour d'un semblant de ceinture, en observant le malheur de Nguirane, Salla

Niang est arrivée à la conclusion que « y a des souffrances qu'on ne doit pas infliger à un être humain ».

– *Jóg jot na ! Jóg jot na kat !**

En parlant, elle pointe l'index droit en direction de l'assistance. Comme personne ne réagit à ce grave avertissement, elle poursuit :

– Il est temps de se réveiller, les gars. Nguirane a raison. Ce n'est pas par amour pour nous que l'on nous donne. C'est vrai, cela. Organisons-nous ! Pour commencer, n'acceptons plus qu'on nous jette ces petites pièces blanches et légères qui ne peuvent même plus servir à l'achat d'un bonbon, d'un tout petit bonbon. Eh ! petits talibés, vous entendez ! crachez sur leurs pièces d'un ou de deux francs ; crachez sur les trois morceaux de sucre, crachez sur leur poignée de riz. Vous avez entendu ? Montrons-leur que nous aussi, nous sommes des hommes ! Et surtout plus de vœux avant d'avoir reçu une aumône bien grasse ! Les gars, êtes-vous d'accord ?

– *Ab loolu dé yomb na**.*

– Mais si. À y voir de près, ce que tu viens de dire est vrai.

– *Ca dëgg dëgg lëf li mot naa seetaat***.*
Marchons sur ce qu'a dit Salla.

* Il est temps de se lever.

** Facile à dire !

*** Vraiment il faut regarder la chose de plus près.

– D'accord, nous sommes tous d'accord.

Ils ont confiance en Salla. Ils la savent femme d'expérience. Elle a eu tout le loisir de se frotter contre le monde. Toute petite et orpheline, elle s'était vue dans l'obligation de voler très tôt de ses propres ailes. Son ancien métier de bonne à tout faire lui a appris à connaître les gens, à percer les secrets les plus intimes et à mesurer les manies des riches tout aussi bien que les aspirations des pauvres ; car elle a balayé des villas somptueuses à matelas moelleux autant que des masures sordides où, la nuit venue, on se disputait une paille éventrée avec des nuées de punaises. L'école de la vie, la meilleure école sans doute ! On voit tout, on s'aguerrit contre tout. Rien ne vous étonne plus, même pas les comportements les plus contradictoires d'un homme.

Salla est maintenant assise, par terre, juste devant sa porte. Sa jambe droite pliée supporte son coude ; sa joue repose sur sa main.

– Ils font toujours semblant de mépriser ceux dont ils ont besoin. Mon patron, le dernier chez qui j'ai travaillé, celui qui m'a fait obtenir cette parcelle, passait son temps à pester contre les marabouts. Je le voyais à la télévision, je l'entendais à la radio, je reconnaissais sa photo dans le journal lorsque je le prenais pour allumer le fourneau. Ses enfants m'expliquaient qu'il voulait enrayer le fléau du maraboutage. Il avait même, je crois, reçu une décoration pour ses beaux discours. Oui...

» Il l'avait reçue et avait organisé une grande réception. Pourtant cet homme, un vrai toubab qui se désaltérait de bière et se chauffait de whisky, cet homme qui ne s'adressait à sa femme et à ses enfants qu'en toubab, eh bien, cet homme ne sortait jamais de la maison, le matin, sans s'être enduit du contenu de sept canaris remplis de mixtures de poudres et de racines fermentées. L'odeur nauséabonde qui se dégageait de ces canaris et qui me donnait tant de mal lorsque je faisais le ménage de la salle de bains n'a jamais rebuté Monsieur. Mais, après ses discours, que disait-il aux marabouts qu'il hébergeait ?... La maison ne désemplissait pas de marabouts ; s'il en partait, il en revenait d'autres, avec leur linge. Ah ! leur linge... Ah... a, a, a, ce patron, quel homme bizarre...

Elle avait remarqué que ses seins durs attiraient le regard de Monsieur. Quand l'occasion se présentait, il lui faisait de petites taquineries, puis des avances pressantes. « Quel salaud, Monsieur. » Elle avait toujours résisté. Lorsque Madame était présente, il ne la regardait même pas ou alors il la rudoyait pour une couche de poussière sur le téléviseur ou un col de chemise mal repassé. Madame intervenait et même quelquefois ça dégénérait en dispute.

– Laisse la gamine tranquille. Elle travaille ici, elle n'est pas notre esclave !

– Ah ! rien que pour une bonne, tu oses

remettre mon autorité en cause ! Un de ces matins, je lui demanderai de faire ses paquets. Et tu la suivras !

– Ah ! le jour où Madame découvrit son jeu ! La villa se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Les chambres à coucher se trouvaient à l'étage ; le salon, la salle à manger et la cuisine, au rez-de-chaussée. Monsieur était grand amateur de thé ; il en prenait après le déjeuner, vers dix-huit heures après son travail et le soir après le dîner. Tous les jours ouvrables il disait : "Salla, garde-moi le dernier *baraada**."

» Et après sa sieste, juste avant d'aller au travail, il descendait à la cuisine pendant que Madame était encore étendue.

» Il en profitait pour me taquiner, me pincer les fesses et me tirer les tétons. Un jour – je ne sais pas si elle soupçonnait quelque chose – Madame s'introduisit brusquement dans la cuisine pendant que Monsieur me faisait des taquineries et que j'essayais de me dérober.

» On n'avait même pas entendu ses pas. Lorsque Monsieur la vit, debout, immobile et muette près de la porte de la cuisine, il eut l'air de quelqu'un qui a reçu une douche glacée en pleine saison froide ; il regarda honteusement Madame,

* Théière.

qui l'observait, se dirigea vers la table où se trouvait la théière et commença à verser le thé dans les verres.

» Madame resta encore quelques minutes, puis fit demi-tour. Je ne sus jamais s'il y eut des explications entre eux, car malgré mon oreille tendue je n'entendis jamais aucune dispute entre eux et, peu de temps après, je quittai la maison parce que je devais me marier. »

*

Après la dernière visite de Mour à Serigne Birama, Lolli était retournée à Keur Gallo pour « sonder » l'évolution des choses.

– *Inch' Allah*, ce poste de vice-président, il l'aura. Il devra cependant sacrifier un taureau ; il en fera trente-trois parts qu'il distribuera à des pauvres, un vendredi. Qu'aucun des habitants de la maison ne goûte à la viande. *Inch' Allah*, tout ira bien.

Lolli avait eu du mal à dissimuler sa joie. Elle avait laissé exploser son bonheur et s'était départie de la retenue qu'elle observait toujours devant Serigne Birama. Pour la première fois, sa voix s'était élevée en présence de l'homme pieux.

– *Ey waay amiin !* Que Dieu fasse cela ! *Inch' Allah !* Dieu ne nous oubliera pas.

Elle se voyait déjà la femme du vice-président

de la République. Quel honneur ! Bien sûr, sur le plan financier, peu de choses changeraient. N'avait-elle pas tout ce à quoi elle pouvait aspirer ? Poignets toujours lourds d'or et de perles précieuses, armoires pleines à craquer, parents comblés, trois villas mises à son nom par Mour Ndiaye parce que « en politique on ne sait jamais, mieux vaut prendre ses dispositions quand on le peut ». Mais, autre chose, le prestige d'être la femme du vice-président ! Être tout près du président ! Venir juste après lui ! Passer avant les femmes de ministres, avant les ministres même ! Et tout ce monde qui vous entoure et qui n'attend que d'exécuter vos volontés !

Ces rêves vont-ils s'écrouler bêtement cette nuit ? Une nuit noire, bien calme et bien froide. Mour a l'habitude de n'entretenir sa femme de problèmes graves qu'à l'heure où tout dort. Il pose sa main sur la hanche de Lolli, la tapote doucement. Celle-ci bouge ; dans un mouvement de semi-inconscience, elle tire la couverture sur elle.

– Lolli, j'ai une chose très importante à te dire. Réveille-toi.

– Han...

– Lolli !

– Oui !

– Je dois te dire quelque chose. Tu voudras bien m'écouter jusqu'au bout ?

– Oui, je t'écouterai... Parle, je t'écoute.

– Lolli, tu sais combien je tiens à toi. Tu sais bien que je ne t'échangerais contre rien au monde... Je connais tes mérites, ta patience, ta bonté. La vie n'a pas toujours été facile pour moi, tu as enduré tous les maux qui découlaient de cette situation pénible, et tu m'as aidé à surmonter tous les obstacles. Tu es mon porte-bonheur et tu le sais.

– As-tu besoin de me dire tout cela ? Je suis ton épouse et il est normal que je cherche ton bonheur, car ton bonheur est le mien. Pour moi, rien d'autre ne compte, Mour.

Lolli est sincère en disant ces mots. Sa mère le lui avait enseigné, et toutes les tantes, les oncles, les parents proches ou éloignés lui avaient répété les mêmes litanies de recommandations le jour de son mariage, puis la nuit où elle devait rejoindre le domicile conjugal, enfin, en toute occasion. « Obéis à ton mari, ne cherche rien d'autre que son bonheur, car de lui dépendent ton destin et surtout celui de tes enfants. Si tu exécutes ses volontés, tu seras comblée ici-bas et dans l'au-delà et tu auras des enfants dignes et méritants. Sinon, attends-toi à la malédiction divine et à la honte d'avoir enfanté des ratés. » Lolli avait toujours suivi ces prescriptions. Dans les premières années de leur mariage, Mour était sujet à des incartades fréquentes. Il ne rentrait pratiquement qu'à l'aube et disparaissait tout bonnement les week-ends. Sans jamais donner une explication à sa femme. Celle-ci d'ailleurs n'avait jamais cherché à en obtenir

une, mais elle souffrait profondément, surtout quand elle était en état de grossesse. Par deux fois, elle avait dû réveiller les voisins afin de se faire accompagner à la maternité pour accoucher. Quand elle s'en plaignait auprès de ses parents, ceux-ci lui faisaient des remontrances.

– Lolli, une femme ne doit pas rouspéter. Sache bien que ton mari est libre. Il n'est pas une chose qui t'appartient. Tu lui dois respect, obéissance et soumission. Le seul lot de la femme est la patience ; mets-toi cela dans la tête si tu veux être une femme digne.

Lolli se taisait alors, et digérait lourdement son mal. Puis Mour donnait l'impression de s'être assagi. Peut-être était-il fatigué de courir nuit et jour, peut-être aussi n'avait-il jamais eu une conquête qui valût sa Lolli et qu'il s'était rendu compte alors qu'il avait ramassé une perle rare et qu'il était plus sage de s'en contenter.

– Pour moi, rien ne compte, Mour, que ton bonheur.

– Je sais, je sais. Mais il faut que tu comprennes. Dans la vie d'un homme il y a toujours des événements auxquels on ne s'attend pas... on ne se les explique même pas... quand ça doit arriver, ça arrive.

– Qu'est-il arrivé ? Que t'arrive-t-il ? Tu as des histoires ?

Lolli s'est nerveusement redressée. Elle a jeté la

couverture au pied du lit. Elle a appuyé sur l'interrupteur de la lampe de chevet qui diffuse une lumière blanchâtre. Une chemise de nuit à pois verts sur fond blanc, un *beeco* brodé qu'elle tire mais qui n'arrive pas à couvrir ses cuisses pourtant pas trop grosses.

– Non, rassure-toi... Je veux seulement te faire savoir que l'homme ne trace pas tout seul son destin... Tout ce qui arrive devait arriver...

– Mais, Mour, je n'en peux plus ; dis-moi ce qui se passe. Dépêche-toi !

Mour est toujours couché. Peur ou honte ? Il ne peut pas supporter le regard de Lolli. Il a l'impression qu'il en jaillit des étincelles. Il allume une cigarette pour se cacher derrière la fumée. L'idée que cette femme ne mérite pas un moment comme celui-ci traverse son esprit comme un éclair. Maintenant que le sort en est jeté, se dit-il, des idées comme ça sont mal venues. Et puis, qu'y a-t-il d'anormal ?

– Mour, *gaawe ma** ! Mon père est-il mort ? Ce coup de téléphone, juste après le dîner, annonçait-il la mort de mon père ? *Wóóy* mon père ! *Wóóy* mon pauvre père !

– Non, Lolli, ton père n'a rien. Voilà... Puisqu'il faut te le dire et que je veux te le dire moi-même

* Dépêche-toi.

par respect et par amour pour toi, voilà... On me « donne » une femme demain.

Lolli a senti un courant glacial courir à travers son corps ; elle a senti ses mâchoires s'entrechoquer et une épaisse couche de brouillard assombrir sa vue, puis, un moment après :

– On te « donne » une femme ! Et tu me privas de mon sommeil ! Tu me réveilles au milieu de la nuit pour m'apprendre qu'on te « donne » une femme demain !

– Lolli, maîtrise tes nerfs, voyons ; ne crie pas si fort, tu vas ameuter le quartier... ce ne serait pas correct, surtout en pleine nuit !

Mour semble être à l'aise à présent. En vérité au fond de lui, il a presque quelques scrupules. Après ses années tumultueuses de libertinage, il avait appris à mesurer les qualités de son épouse. Ses nombreuses aventures galantes lui avaient permis de voir des choses pas belles du tout ; des femmes qui n'ont plus aucune notion des valeurs qu'elles doivent incarner ; une débauche effrénée, une course sans fin vers les plaisirs de la chair et les paradis artificiels.

« Quand on a une femme comme Lolli, qui ne vous couvre pas de ridicule, il faut la garder. »

Il était arrivé à cette conclusion au fil des ans, et son jugement n'avait fait que se raffermir de jour en jour lorsqu'il la voyait se démener comme un petit diable pour la propreté de la maison, pour

l'éducation des enfants et même pour leur instruction ; car, si elle ne savait ni lire ni écrire, elle veillait toujours à ce qu'ils fussent devant leurs livres et cahiers, faisait contrôler les plus petits par les plus grands, et se rendait régulièrement à leurs écoles respectives pour s'enquérir de leur comportement.

Et ces délicieux repas, cuisinés par elle, dont elle régala toute la famille ! C'est en observant sa femme de jour en jour que Mour en était arrivé à changer d'attitude envers elle et à lui rendre le respect qu'il lui devait. D'autre part il était très croyant ; l'éducation religieuse reçue avait laissé en lui quelques marques indélébiles ; celles-ci s'étaient réfugiées au niveau de son subconscient et réapparaissaient en surface au fur et à mesure que l'ange du repentir le pénétrait ; il éprouvait alors un sentiment de remords et aussi de peur ; il craignait qu'une sanction divine ne le punît des souffrances qu'il infligeait à cette personne de chair et d'os, qui pourtant, au plus fort des brimades, des humiliations et des tortures morales, ne bronchait pas. *Aqu jigéen baaxul**.

Lolli s'en fiche. Le quartier peut bien se réveiller. Les gens peuvent bien venir en pyjama et en chemise de nuit jusqu'à la fenêtre, et même frapper à la porte pour assouvir leur curiosité mal-

* Ceux qui maltraitent les femmes seront châtiés.

saine. Elle s'en moque. Elle a perdu tout contrôle parce qu'elle pouvait s'attendre à tout, sauf à cela. Elle qui avait tout encaissé et qui pensait que c'était fini, le temps des souffrances et des coups inattendus, elle ne peut pas recevoir cette nouvelle charge. En d'autres temps, oui, elle aurait pu supporter, elle aurait enregistré l'événement avec indifférence, mais maintenant « les temps ont changé, mon gars ».

Lolli s'était ouvert les yeux en fréquentant le monde. Elle avait vu que les femmes n'acceptent plus d'être considérées comme de simples objets et engageaient une lutte énergique pour leur émancipation ; partout, à la radio, dans les meetings, dans les cérémonies familiales, elles clamaient qu'au point de vue juridique elles avaient les mêmes droits que les hommes ; que bien sûr elles ne disputaient pas à l'homme sa situation de chef de famille, mais qu'il était nécessaire que l'homme fût conscient que la femme est un être à part entière, ayant des droits et des devoirs.

Elles voulaient le plein épanouissement de la femme dans un cadre familial où, en responsables, elles auraient aussi leur mot à dire. Elles avaient d'ailleurs réussi en partie, puisqu'une loi avait été votée, qui interdisait désormais à l'homme de se lever un beau matin de mauvaise humeur et, pour un rien, de dire à sa femme : « Prends tes bagages, va-t'en chez toi. » Même si la répudiée n'avait pas

un chez-soi, elle quittait le domicile conjugal, y laissait à contre-cœur ses enfants, qui étaient considérés comme le bien de l'homme, et allait à l'aventure chez de lointains parents, des amis ou des connaissances.

Lolli était informée de la campagne de libération que menaient ses sœurs. Sa fille aînée, Raabi, qui est étudiante en sciences juridiques, passait son temps à dire : « On devrait supprimer la polygamie ; c'est une pratique qui ne se justifie plus de nos jours. » Lorsqu'elle parlait ainsi en discutant bruyamment avec ses copains et copines, Lolli n'y voyait que les propos bavards et superficiels d'une jeunesse enthousiaste. Jamais ne l'avait effleurée l'idée qu'un jour elle aurait à méditer les paroles de sa fille.

– Eh quoi ! Et tu me dis de me taire par-dessus le marché ! Ingrat, salaud, menteur. *Tiem** ! Tu veux que je me taise ! Vingt-quatre ans de mariage ! Tu n'étais rien ! Rien qu'un pauvre vanu-pieds. Et je t'ai supporté, j'ai patienté, j'ai « travaillé, travaillé » et aujourd'hui, tout ce que tu as pu acquérir grâce à mon « travail » et ma patience, tout ce que tu as eu avec moi et avec l'aide que je t'ai toujours apportée, tout cela tu veux le partager avec une autre maintenant. Voyou, menteur,

* Expression de mépris.

ingrat ! Vous êtes tous pareils. Voyou, créature sans vergogne. Ah... j'aurais dû m'en douter !

La voix de Lolli résonne au loin ; le torrent de colère qu'elle déverse l'a rendue rauque et saccadée. Son visage exprime toute la rage d'une lionne blessée. Son regard de fauve darde des rayons flamboyants sur le visage de Mour. Celui-ci a du mal à la reconnaître. Quelle mouche l'a piquée ? Aurait-elle perdu la tête ? Mour décide de ne pas répondre aux injures de Lolli, il veut la laisser crier tout son soûl. Cela la soulagera peut-être. Mais bientôt son orgueil d'homme l'excite, il n'en peut plus.

– Ça suffit comme ça, hein ! Je ne te permets pas de m'insulter. Tu entends, Lolli, je ne te permets pas de dépasser les bornes !

Il est debout, en face d'elle, la main menaçante.

– Après tout, poursuit-il, réfléchis, n'est-ce pas moi qui te nourris et t'entretiens ? Et dis-moi quel est le contrat qui me lie et qui m'empêche de prendre une seconde épouse si je le désire ?

– Le contrat de l'honnêteté, de la reconnaissance. Quand tu n'étais rien, qui trimait ? Qui se décarcassait avec quatre sous pour tenir convenablement la maison ? Qui courait derrière les marabouts ? Dis-moi à ton tour, où passait l'argent que me donnaient mon père et mes frères, qui avaient pitié de moi ? Dans la poche des marabouts, pour t'ouvrir les portes de la prospérité. Où disparaiss-

saient mes boubous pendant que j'en gardais éternellement un sur le dos ? Un unique boubou qui avait fini par se confondre avec ma peau ; les gens ne disaient plus « Celle-là, là-bas, c'est Lolli Badiane », mais « Le boubou, là-bas, c'est Lolli Badiane. » Sous le vent, sous la pluie, sous le soleil, le même boubou, car les autres avaient été vendus, ainsi que bracelets et boucles, pour nous permettre de mettre un peu plus de décence dans notre vie et de prévenir la faim qui guettait les enfants. As-tu oublié cela déjà ? Ingrat ! menteur !

Quelle mouche l'a donc piquée pour qu'elle se mette dans cet état et qu'elle parle à présent à son époux comme elle aurait parlé au plus détestable des individus ? La mouche de l'espoir déçu, plus que celle de l'endoctrinement. Avant, Lolli ne se permettait aucun espoir, elle ne nourrissait aucun rêve. Elle subissait les événements et sa condition. Avec l'évolution du comportement de Mour et de leur situation politique et financière, elle a installé en elle l'espoir et le rêve.

Or Mour a attendu ce moment précis où tous les rêves lui sont permis – « Monsieur le vice-président de la République et Madame » – pour lui faire comprendre que son bonheur peut exister ailleurs qu'en elle ; en une fraîche jeune fille de dix-sept ans, secrétaire dans une agence de tourisme. Mour l'avait rencontrée dans un hôtel d'un pays voisin où il avait accompagné son ministre pour voir ce qui

avait été fait dans le sens des désencombrements humains et des réalisations de sites touristiques.

Il avait été séduit par sa spontanéité, par sa jeunesse et surtout par l'aisance avec laquelle elle s'exprimait dans la langue officielle, où lui-même, Mour, avait encore quelques difficultés. Elle était très élégante et très moderne. Pour la voir sans attirer l'attention de Lolli, Mour avait inventé des « réunions tardives avec des personnalités venues d'Europe pour étudier les potentialités touristiques » ou « des missions de deux jours dans un pays voisin », ou encore « des déjeuners avec des techniciens ». Puis un jour, Sine, qui avait eu tout le loisir d'apprécier et la générosité de son ami et son amour pour elle, lui avait demandé de l'épouser : « Je suis jeune et j'ai toute ma vie devant moi. Épouse-moi ou laisse-moi tenter ma chance ailleurs. »

Le mariage s'est fait. Raabi a essayé de convaincre sa mère qu'elle doit se battre, qu'elle ne doit pas accepter une situation ambiguë, qu'elle a le devoir de ne pas laisser une intruse lui disputer sa place, et pour cela « il faut prendre tes responsabilités et demander à papa de choisir ».

Mais la mère de Lolli, la vieille Sanou Cissé, célèbre pour sa vertu et sa probité, est venue. Elle a fondu en larmes parce que Mour lui a dit que Lolli était allée jusqu'à l'injurier et que, n'eût été l'existence des enfants, il aurait divorcé. Son père,

malade et tenant à peine debout, s'est traîné jusqu'à la maison : « Veux-tu achever mes jours, Lolli ? Sache que si Mour te laisse tomber tu seras couverte de honte. Quand on a huit enfants dont quelques-uns sont en âge de se marier, on ne doit plus se permettre des comportements de petite fille. Mour est ton mari. Il est libre, il ne t'appartient pas. »

Ses amies aussi lui ont donné des conseils : « Tu serais bien bête de perdre ton mari et de le laisser à une autre ; celle-ci se moquerait de toi en disant qu'elle t'a fait peur. »

– Maman, tout ce que te disent les femmes sont des arguments qu'elles cherchent pour se justifier. Chacune d'elles aurait voulu avoir un mari à elle seule ; elles se sont toutes dit au moins une fois dans leur vie qu'elles ne partageraient pas leur mari. Si elles ne l'ont pas dit, elles en ont rêvé. Puis, quand elles se sont trouvées dans la situation où tu te trouves aujourd'hui, elles ont cédé à la pression des vieux et des vieilles, qui sont d'un autre âge et ne peuvent pas comprendre le monde d'aujourd'hui ; elles ont cédé surtout à la lâcheté car elles n'ont pas su prendre leurs responsabilités ; elles se sont alors cherché et trouvé d'autres raisons qui leur permettaient de se maintenir dans une situation qu'au fond elles détestent. En agissant ainsi, elles ont pensé avoir sauvé les apparences.

Raabi en veut à son père ; elle sait que sa mère

souffre et c'est pourquoi elle lui parle en confidente. Un regard d'enfant ne s'éteint jamais, et elle se souvient toujours ; les absences de son père, les peines de Lolli, les sanglots discrètement étouffés dans un pan de foulard, puis le sourire forcé pour apaiser ces yeux déjà trop attentifs. À dix ans on devine tout, et Raabi avait dix ans, l'âge où l'on peut presque prendre en charge le dernier-né pour libérer un peu la mère et où les parents sont loin de soupçonner qu'on les observe et qu'on les juge. Une infinie tendresse de Raabi pour sa mère ; quand Raabi parvint à l'âge de la puberté, Lolli lui faisait des leçons sur les devoirs d'une femme, et au fur et à mesure que Raabi mûrissait, le dialogue entre elles devenait direct et franc ; elles se parlaient comme deux amies.

– Raabi, ma fille, y a des choses que tu ne peux pas comprendre. Si je quittais ce ménage aujourd'hui, père et mère me maudiraient, ainsi que tous les membres de la famille. Et même s'ils venaient à mourir, on dirait que c'est moi qui les ai tués en mettant la honte et la misère dans leur cœur. Réfléchis bien, ma fille ; sans travail, toute seule, que ferais-je de vous si je vous emmenais ? Et si je vous laissais ici, songe à ce que serait ma peine.

Après l'orage, la résignation. Après la bouderie des premiers jours, un zèle redoublé pour reconquérir les faveurs de son seigneur. Encore un espoir logé dans le cœur de Lolli : celui de récupérer son

mari pour elle toute seule ; ce sera la nouvelle raison de ses tête-à-tête avec les marabouts ; ce sera aussi la signification des sommes exorbitantes et des nombreux cadeaux distribués à sa belle-famille. Il faut bien cajoler celle-ci pour les remerciements publics, lors des cérémonies familiales, qui donneront l'impression de faire pencher la balance de votre côté.

Raabi n'a pas été convaincue. Elle promet de devenir une nature forte, cette Raabi. Lolli se demande parfois avec inquiétude comment sa fille pourra s'accommoder d'un mari. Pas belle, visage ovale et sec, mâchoires proéminentes, petits yeux au regard dur ; une mise toujours stricte ; pas de fard, pas de bijoux inutiles ; rien que les boucles d'oreilles en forme de cercles, la petite chaîne au cou et le bracelet d'argent au poignet droit ; au poignet gauche, une montre. Les futilités de la vie ne l'ont jamais intéressée ; toujours à ses livres ; des discussions interminables avec les copains sur les grands problèmes qui agitent le monde ; la guerre, l'exploitation des petits pays par les grandes puissances ; l'injustice qui règne en maître ; la déshumanisation des sociétés. Elle n'aime pas les situations de compromis, mais apprécie les prises de position nettes, claires, sans bavures. C'est pourquoi elle a supplié sa mère de ne pas céder aux multiples pressions ; elle lui a parlé comme à un être faible qui ne sait pas, ne peut pas défendre ses

droits. Sa mère ne l'a pas écoutée, mais Raabi ne lui en veut pas, au contraire. Elle s'explique ses motivations mais ne les trouve pas justifiées. Cela n'altère en rien l'amour qu'elle a pour sa mère. Mais, quand le père rentre à la maison, après une absence de quatre jours passés chez la « deuxième », et qu'elle voit sa mère l'accueillir en roi, en grande toilette, large sourire, encens et mets recherchés et délicieux, elle a un pincement au cœur ; elle perd l'appétit pendant quatre longs jours où la communication entre elle et son père se réduit aux salutations d'usage et aux courtes réponses aux questions qu'il lui pose sur les études, les copains, les événements du monde.

ANGOISSE, GROGNE et rogne chez les mendiants. Ils viennent d'enterrer le vieux Gorgui Diop. On savait seulement qu'il avait été « ramassé ». Quelques jours après, on a entendu à la radio un communiqué du directeur de l'hôpital informant les parents que Gorgui Diop, cinquante-deux ans environ, natif de Sandiara, était décédé et leur demandant d'aller retirer son corps. Personne ne savait dans quelles conditions il avait été conduit à l'hôpital ni de quoi il était mort.

Un silence accablant plane au-dessus de la cour de Salla Niang. Un soleil d'hivernage, à l'heure où les djinns prennent leur bain de chaleur, enfonce des pointes de flamme dans les chairs déjà meurtries. Sur les visages d'épaves, la peur et la mélancolie ont appliqué un masque de terreur. Las d'être frappés, las d'être traqués, las de courir. Depuis

quelque temps, ils ne sortent plus en plein jour. Ils se lèvent avant l'aube, envahissent par grappes serrées les marchés et les mosquées, seuls endroits où les activités humaines devancent la naissance du jour. Lorsque le réveil de la Ville s'annonce par des fenêtres qui s'ouvrent brusquement à l'air du matin et par le ronflement continu des voitures, ils regagnent discrètement la cour de Salla.

Ils ont enterré le vieux Diop et les voici revenus, tristes et trempés de sueur. L'atmosphère brûlante exhale des odeurs de peines et de misère.

– Si nous n'y prenons garde, nous finirons tous comme Gorgui Diop, hurle Nguirane Sarr. Nous finirons tous comme des chiens !

Il est revêtu aujourd'hui d'un caftan blanc qui a pris la couleur de la cendre. Il s'est acheté d'autres lunettes, mais à monture noire. Il porte une petite chaîne dorée au cou. Sa balafre est encore ouverte ; le long des lèvres des croûtes se sont formées et bordent un large sillon coloré au Mercurochrome.

– Pourtant, ce Gorgui Diop n'avait rien fait à personne, poursuit-il. Écoutez, mes amis, puisqu'ils veulent qu'on leur fiche la paix, fichons-leur la paix. Restons ici ! Ne bougeons plus d'ici !

Ses amis attendaient autre chose, pas cela. Ils sont désespérés, terrorisés ; ils veulent bien une solution qui stipule qu'ils soient considérés comme des citoyens à part entière. Mais Nguirane Sarr les surprend. Sa proposition semble n'avoir aucun sens.

– Nous n'irons plus demander la charité ?

– Que ferons-nous ? Faut-il que nous soyons totalement démunis ? Il est vrai que les choses ne sont pas faciles pour nous, mais nous arrivons quand même à faire une petite récolte, par-ci, par-là.

– Nguirane, ce que tu dis n'est pas faisable. Ne te laisse pas emporter par la colère. La vie est parsemée d'embûches. Soyons courageux : un jour ils nous laisseront tranquilles. Mais, si nous n'allons plus au-devant de la charité, où irons-nous ? En boudant, nous ne ferons tort à personne d'autre qu'à nous-mêmes.

– Vous vous trompez, tonne Nguirane.

Les dos qui s'étaient courbés sous les feux du soleil se sont redressés. La haine, le mépris et la colère grondent dans la voix de Nguirane.

– Vous vous trompez ! Je vous l'ai déjà dit ; ce n'est ni pour nos guenilles, ni pour nos infirmités, ni pour le plaisir d'accomplir un geste désintéressé que l'on daigne nous jeter ce que l'on nous donne. Ils ont d'abord soufflé leurs vœux les plus chers et les plus inimaginables sur tout ce qu'ils nous offrent : « Je donne cette charité pour que Dieu m'accorde longue vie, prospérité et bonheur... J'offre ceci pour que le Créateur anéantisse toutes les difficultés que je pourrais rencontrer sur mon chemin... En échange de cette aumône, que le Maître des cieux et de la terre me fasse gravir des échelons, m'élève au sommet de la hiérarchie dans

le service où je travaille... Grâce à cette charité, que le Tout-Puissant chasse mes maux ainsi que ceux de ma famille, qu'Il me protège de Satan, des sorciers anthropophages et de tous les mauvais sorts que l'on pourrait me jeter... » Voilà ce qu'ils disent lorsque dans le creux de votre main tendue ils laissent tomber une pièce ou un paquet. Et, quand ils nous invitent gentiment devant des calebasses fumantes et parfumées de *laax**, pensez-vous que c'est parce qu'ils ont songé que nous avons faim ? Non, mes amis, ils s'en foutent. Notre faim ne les dérange pas. Ils ont besoin de donner pour survivre et, si nous n'existions pas, à qui donneraient-ils ? Comment assureraient-ils leur tranquillité d'esprit ? Ce n'est pas pour nous qu'ils donnent, c'est pour eux ! Ils ont besoin de nous pour vivre en paix !

Salla Niang, qui était en train de préparer le repas à l'autre bout de la cour et qui a suivi jusqu'à la fin le discours de Nguirane, s'est avancée à pas mesurés ; elle s'est frayé un chemin à travers la foule compacte et elle est maintenant debout, tout près de Nguirane. Elle porte une camisole serrée à la taille qui laisse deviner la rondeur de ses hanches. De très fines gouttes de sueur perlent sur son front et sur son nez. La mort de Gorgui Diop

* Pâte de mil qui se mange avec du lait caillé.

l'a profondément atteinte ; elle l'avait connu au village, où tout le monde s'accordait à dire qu'il était l'ami intime de son père ; n'ayant presque pas connu son père, elle avait reporté son affection sur cet homme qui était l'ami de tous les enfants du village ; chaque soir ceux-ci se regroupaient autour de lui et il leur racontait de très belles histoires sur l'origine du monde. Plus tard, quand Salla le vit arriver à la Ville, elle s'empressa de l'héberger.

La peine a durci ses traits. Elle a tendu vers l'assistance une main sur laquelle la teinture noire du henné a imprimé des arabesques.

– Maintenant, mes amis, l'heure du choix a sonné : mener une vie de chien, être poursuivi, traqué et matraqué, ou vivre en homme. La raison de vivre de Gorgui Diop a toujours été de mettre la gaieté dans le cœur des gens. Mais ces fous ne savent plus ce que c'est que la gaieté. Puisque Gorgui Diop n'a pas été épargné, lui qui faisait rire, personne ne sera épargné. Alors, maintenant, finies les sorties en catimini, finies les courses effrénées, finies l'angoisse et la peur. Restons tous ici ! Vous entendez, restons ici ! D'ici peu de temps vous verrez que nous leur sommes utiles comme l'air qu'ils respirent. Quel est le patron qui ne donne pas la charité pour rester éternellement patron ? Quel est le malade, réel ou imaginaire, qui ne croit pas que ses troubles disparaîtront en même temps que l'aumône sortira de ses mains ? Quel est l'am-

bitieux qui ne pense pas ouvrir toutes les portes par l'action magique de la charité ? Chacun donne pour une raison ou pour une autre. Même les parents des futurs condamnés se servent de la charité pour fausser le raisonnement du juge !

Tout ce qu'elle a dit, Salla Niang l'a vu dans sa vie de bonne à tout faire. Elle a vécu dans des maisons où l'on se gavait jusqu'à n'en plus pouvoir ; les restes qui remplissaient la poubelle pouvaient nourrir dix pauvres, mais on n'appelait jamais les pauvres ; ils sont crasseux, encombrants et ne savent pas se tenir. Seulement, dans ces mêmes maisons, lorsque le marabout avait recommandé de nourrir pendant trois jours sept, dix ou douze pauvres de mets succulents, on allait à leur recherche, on les appelait, on les accueillait, on les cajolait même, et on leur offrait des plats dont ils n'auraient jamais rêvé ; riz au poisson bien gras et bien rouge ; riz blanc à la viande tendre et abondante ; *baasi salté** avec raisins secs, macédoine de légumes, dattes et pruneaux d'Agen ; et, à la fin de chaque repas, de belles et fraîches noix de kola pour faciliter la digestion.

Ce que vient de dire Salla Niang ne lui est pas passé subitement dans la tête. C'est, entre autres expériences, le résultat d'une scène douloureuse

* Couscous royal des grandes cérémonies.

qu'elle avait vécue à un moment où elle travaillait chez des gens qui ne baignaient pas dans l'opulence. L'oreille toujours tendue et l'œil perpétuellement en éveil pendant qu'elle faisait les lits, balayait les chambres et récurait les marmites, elle avait pu reconstituer les actes du drame qui venait de frapper la famille. Le mari, Galaye, dirigeait le Syndicat des travailleurs dans une entreprise privée de menuiserie métallique dont le patron n'aimait pas trop les revendications qui « gênent la bonne marche du travail et peuvent avoir des conséquences néfastes sur la situation financière de la maison ». La devise de ce patron était « rendement, rendement avant tout, rien que le rendement », et cette devise était devenue une sorte de prière récitée à longueur de journée, comme pour applaudir à la danse des étincelles qui s'échappaient des chalumeaux. Pour justifier son obsession, il évoquait les lourds impôts dont il devait s'acquitter, alors que tous les travailleurs connaissaient les énormes facilités et avantages fiscaux qui lui étaient consentis en sa qualité d'investisseur étranger. Les droits des travailleurs et les conditions les plus élémentaires de sécurité ne comptaient plus, et Galaye s'était fait un devoir de lui rappeler qu'il existe un Code du travail. Le patron n'appréciait pas les interventions de Galaye et lui fit savoir qu'il n'accepterait sous aucun prétexte que son entreprise, créée pour

aider l'État et les travailleurs, fût transformée en forum politique.

– Vous êtes ici pour travailler et non pour semer le désordre ! Si vous ne voulez plus travailler, foutez le camp ! Il y en a des centaines qui attendent à la porte !

– S'il y a quelqu'un qui doit foutre le camp, c'est bien vous ! Nous sommes chez nous ici, et vous semblez l'oublier ! Respectez les dispositions du Code du travail, payez les heures supplémentaires que vous nous devez. Procurez-nous du savon pour la toilette après le travail et, encore une fois, installez au moins deux extincteurs, car dans une entreprise comme celle-ci il est inimaginable qu'il n'y en ait pas !

Pendant que ces mots étaient échangés à tue-tête dans l'usine, à travers le sifflement aigu des jets de chalumeaux, la plupart des travailleurs étaient penchés à la besogne.

– C'est ça, monsieur Galaye, continuez ! Et, pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas réclamer aussi des climatiseurs pour atténuer l'effet de la chaleur !

Ce jour-là, la discussion s'était arrêtée là. Mais Galaye n'avait pu mesurer jusqu'où irait la perfidie de son patron. Celui-ci avait eu l'impression qu'un vent de sédition risquait de souffler dans l'usine et d'entraver la rentrée des bénéfices. Pour licencier Galaye sans lui payer ses droits, il fit appel à la

complicité de quelques nationaux en leur faisant miroiter une situation mirobolante.

Un jour, le magasinier, à qui le patron avait fait savoir qu'un bon de sortie de matériel portant sur dix portes en fer forgé était un faux, soutint que ce bon lui avait été remis par Galaye. Le patron porta plainte. Galaye nia, jura, mais le magasinier maintint ses accusations. Finalement, Galaye s'en tira avec trois mois de prison avec sursis et le remboursement du prix des portes, estimées chacune à soixante mille francs, plus les frais de justice.

Galaye resta longtemps chômeur. Pendant que Salla Niang s'occupait des travaux domestiques, sa femme confectionnait des pagnes et préparait des beignets qu'elle vendait pour subvenir aux besoins de la famille.

Un matin, de très bonne heure, Salla vit Galaye prendre un banc, le poser devant la porte de la maison et s'y asseoir. Il tenait une feuille de papier toute blanche. Salla l'observait du coin de l'œil tout en allumant un fourneau, et ne s'expliquait pas sa nervosité bien apparente. Comme chaque jour, des mendiants défilèrent mais Galaye resta sourd à leurs demandes.

Cela intrigua davantage Salla. Enfin, une vieille mendicante arriva ; elle était toute menue, ridée, mais avait encore l'œil vif. Sur la tête elle portait deux petites calebasses superposées et de son foulard noué bien serré dépassaient des boucles de

chevelure couleur de cendre. Dès que Galaye l'aperçut, il courut au-devant d'elle, lui tendit la feuille blanche en lui disant :

– Tiens, *soxna si*, c'est un don de Dieu !

La vieille mendiante, qui trouvait sans doute ce don quelque peu bizarre, eut un mouvement de surprise ; elle fronça les sourcils, regarda bien pour s'assurer que ce n'était que du papier. La main de Galaye était tendue et tremblante. Salla observait, debout, balai à la main.

– C'est de la charité, grand-mère ! Je te le donne en charité !

– *Moo doom* ! Que puis-je faire avec une feuille de papier, moi qui ne sais ni lire ni écrire !

Ses deux mains tenaient toujours les calebasses sur sa tête. Elle ne semblait pas disposée à prendre le papier.

– Celui qui mendie ne doit pas choisir. C'est une recommandation divine ! Ne pas choisir, ne pas minimiser ce que l'on vous donne !

– Tu as peut-être raison, mon fils. Mais un papier...

Elle allait faire demi-tour. Salla vit Galaye supplier, implorer, prier, l'angoisse à la gorge et la fièvre dans les yeux. La vieille mendiante resta impassible et voulut partir. Galaye la saisit alors par un bout de sa camisole, fouilla dans sa poche et en sortit une pièce luisante, qu'il mit sous le nez de la mendiante :

– Prends le papier, et prends aussi cette pièce.

Salla se dit que Galaye venait certainement de donner tout son trésor. Elle en eut presque un pincement au cœur. Plus tard, en écoutant les conversations de l'autre côté du mur, elle sut que le don de cette feuille de papier à une femme âgée était, selon les instructions d'un marabout, indispensable à l'obtention d'un poste.

LE DEUTER VENDU

« **T**U DOIS ÊTRE heureux, maintenant ! À la Ville les coins des rues sont devenus déserts ; les mendiants, on ne les voit plus. »

C'est presque sur un ton de reproche que Sagar Diouf s'adresse à Kéba. Celui-ci allait s'abandonner à la rêverie, tant il est enivré par l'air marin qu'il respire à pleins poumons, par l'aspect monotone du paysage côtier qui défile, et par les notes envoûtantes diffusées par la radio de bord ; dans ce duo de voix contrastées qui semblent tendre jusqu'à l'infini pour se perdre voluptueusement tout au fond de notre être sous la plainte langoureuse d'une kora caressée par des doigts agiles, Kéba a reconnu Soundiou Sakho et sa femme, le célèbre couple de chanteurs qui ont l'étrange pouvoir de fléchir les cordes les plus raides et de toucher les cœurs les plus froids.

– Quelle puissance, quelle douceur, quelle magie dans ces voix ! Tu vois, Sagar, toutes les fois que je les entends, j'ai la sensation que je perds un peu de ma consistance matérielle tandis qu'un bonheur ineffable me pénètre.

– Quelles voix ? interroge Sagar.

La musique n'a pas attiré son attention. Elle attendait avec impatience de découvrir le nouveau complexe hôtelier de la Petite Côte, véritable paradis terrestre, d'après ce qu'on dit à la Ville, et où Kéba l'a invitée ce week-end.

– Mais... la voix de la kora et celle des chanteurs !

– Ah !... Je te disais qu'il n'y a plus de mendiants à la Ville. Tu as atteint ton but ? J'oubliais de te demander : est-il vrai que le président est très satisfait et que, pour cette raison, il va nommer Mour Ndiaye au poste de vice-président, qui va être créé ?

– Je n'en sais rien. Le bruit court à travers la Ville, mais Mour Ndiaye ne m'a rien dit.

– Sois sûr que, s'il est nommé vice-président de la République, tu seras ministre ! Je le souhaite ardemment pour toi ! Car tout le travail, c'est toi qui l'as fait.

– Je l'ai fait parce que c'est mon boulot, non parce que j'attendais une promotion quelconque. Par ailleurs, le problème des mendiants est si important pour moi que j'aurais demandé à m'en

occuper personnellement si le hasard m'avait placé dans un autre service.

Sagar éclate encore de rire. En abordant le problème des mendiants, elle s'attendait à la réaction passionnée et presque enfantine de Kéba. La veine frontale de Kéba a fait saillie ; son expression, qui tout à l'heure était sereine, est maintenant tendue. Rien que pour une banale affaire de mendiants. Sagar n'arrivera jamais à s'expliquer les motivations de Kéba.

– Qu'est-ce qui te pousse donc vers les mendiants ? Ils sont pauvres ; n'aurais-tu pas pitié des pauvres ?

– Ce qui me pousse vers les mendiants ! Tu te trompes, Sagar, tu ne vois jamais rien ! Tu ne discernes jamais rien ! Ne sais-tu pas que tout m'éloigne d'eux ! La pauvreté n'a jamais incité les gens à mendier, car elle n'exclut ni le respect de soi ni la dignité ! Je te l'ai répété dix mille fois !

Sagar ne répond pas. Le sourire amusé qui éclairait son visage a disparu. Elle a perçu dans la voix et dans l'expression de Kéba quelque chose qu'elle n'a jamais remarqué ; comme une souffrance intensément ressentie et refoulée avec un suprême effort. Elle en est d'autant plus surprise qu'elle pensait qu'en cette heure de réussite Kéba ne pouvait qu'être heureux. Elle le dévisage : un jet de sang a coloré ses grands yeux fixement ouverts sur le tapis de goudron qui se déroule ; ses lèvres sont

contractées et ses tempes proéminentes sillonnées de veines battent fiévreusement. Seul le vrombissement continu de la voiture rompt le silence et fait siffler la brise chargée de vapeurs salées qui berce les palmes des cocotiers alignés le long de la route. La voiture file moins vite à présent ; Kéba jette un bref regard sur Sagar, se force à détendre ses lèvres, mais le sourire est crispé.

– Sagar, ne m'en veux pas ; ma colère ne s'adresse pas à toi, mais à ces gens-là, qui font un tort considérable aux hommes et qui, si l'on y regarde de près, lèsent les vrais pauvres, c'est-à-dire ceux qui n'ont rien mais qui savent rester dignes et respectables...

Sur les bords de la route déserte, de temps en temps, un groupe d'enfants, torse nu, chevelure rougie par le soleil et la mer, large sourire innocent, saluent par de grands signes de la main.

– Quand j'étais petit, j'ai vu un exemple frappant de désintéressement chez une femme que ni la faim ni l'extrême dénuement n'ont pu conduire à la mendicité... J'ai vu une famille... tu me suis bien, Sagar ? j'ai vu de mes propres yeux, personne ne m'a raconté, ce que je vais te dire. Une famille de cinq enfants, le mari englouti par les eaux un jour qu'il était allé à la pêche à bord d'une pirogue rudimentaire ; la femme, frappée d'infirmité au bras droit, ne subsistait que grâce à ce que voulait bien lui donner un de ses frères, qui était institu-

teur, et du mince produit de quelques arachides grillées qu'elle vendait à défaut de pouvoir faire autre chose, gênée qu'elle était par son infirmité. Un jour de fête, elle rendit visite à son frère, accompagnée de ses cinq enfants, tous des garçons. Son frère avait trois femmes et une nombreuse famille. Tout ce monde, ainsi que les nombreuses personnes venues présenter leurs compliments et souhaits à l'occasion de la fête, étaient assis dans la vaste cour, autour du maître de maison. La femme – elle s'appelait Dibor – fit ses salutations et se mêla à l'assemblée tandis que ses enfants couraient retrouver leurs petits cousins. Le maître de maison en interpella alors deux d'une voix autoritaire et désagréable :

– Birama, Famara, eh ! venez ici.

Les deux enfants se frayèrent un passage et se postèrent devant leur oncle. Celui-ci appela ensuite un de ses fils, Talla. Toute l'assistance les regardait. Le maître de maison cria :

– Birama, Talla m'a dit que toi et ton frère volez tous les jours ses plumes à l'école. Espèces de voyous, tout ce que je fais pour vous ne vous suffit-il pas ?

Les enfants nièrent, tête baissée. De l'endroit où elle était, leur mère se leva et, d'une voix délirante que personne ne lui avait jamais connue, elle hurla en direction de son frère :

– Bougouma, tu viens d'accomplir une sale

action. Ta réaction est inhumaine car on dirait que tu t'adresses à des bêtes ! Tu as été méchant pour avoir voulu infliger la honte à de petits enfants, aux yeux de tous, sur les simples accusations de ton fils. Ton fils vaut-il mieux qu'eux ? N'est-ce pas le même sang qui coule dans nos veines ? Tu as agi en mesquin ! Que de petitesse dans toute cette énergie déployée pour de simples plumes ! Sache bien, Bougouma, que je n'ai que mes arachides grillées et ce que tu me donnes pour m'aider à survivre, mais Dieu ne m'a pas encore privée de quoi leur acheter des plumes. Ton fils est un menteur et tu l'encourages !

Après cette tirade de rage, Dibor appela ses enfants, quitta la maison de son frère, où elle ne remit plus jamais les pieds, tandis que ceux qui s'étaient rassemblés dans la cour la blâmaient « d'avoir ainsi parlé à son frère qui est aussi un bienfaiteur ». Bougouma lui coupa les vivres et ils n'eurent plus jamais le moindre contact.

Kéba ne dit pas à Sagar que cette nuit-là sa mère pleura jusqu'au lendemain et que lui – le Birama de l'histoire – avait juré qu'il en voudrait à mort à son oncle et qu'il se vengerait bien un jour de cet affront publiquement infligé, rien qu'à cause de plumes. Et il tint parole : l'oncle avait été mis à la retraite après avoir investi toutes ses économies dans la construction de la maison qui abritait sa nombreuse famille. Il se vit frapper par une mesure

d'expropriation pour avoir bâti sur un terrain du domaine national ; la maigre indemnisation qu'on lui proposait ne pouvait en aucun cas compenser toutes les dépenses qu'il avait faites pour sa maison. Il pensa alors à son neveu qui pourrait intervenir auprès du ministre. Quand un de ses pieds eut franchi le seuil du bureau de Kéba alors que l'autre était encore dehors, ragaillardé par la fierté d'être l'oncle d'un homme respecté et loué partout dans la Ville, il fut accueilli par un regard de feu et par un mugissement effroyable qui le clouèrent quelques secondes devant la porte, un pied dedans, un pied dehors, ne pouvant plus ni ouvrir ni refermer la porte.

– Sors d'ici ! Je ne veux pas te voir ! Dehors, tu entends, dehors !

Sagar a l'impression que la route est plus animée en cette heure où les paysans regagnent leur foyer, outils de labour sur l'épaule, dos voûté, culottes courtes. Les femmes passent avec de gros fagots de bois ou d'énormes paniers sur la tête.

– La pauvreté, continue Kéba, est toujours pathétique, mais le calvaire que vécut par la suite cette famille, personne ne pourra jamais s'en faire une idée. Cinq bouches à nourrir, des enfants qui ne comprennent pas et qui souvent boudent le riz cuit à l'eau, sans sucre, parce que le marchand du coin a refusé de faire crédit. Et la mère, toujours digne, se refusant farouchement à demander, à mendier, mais... obligée – à cause des enfants, rien

qu'à cause des enfants – d'accepter les dons, les restes de repas et les habits usagés que des voisins pris de pitié lui envoyaient.

– Elle acceptait donc la charité ! s'écrie Sagar. Et tu l'admirais !

– Elle n'a jamais tendu la main pour demander, Sagar ! C'est très important. Ce que j'admirais en elle, c'était sa force, sa volonté de résister à la tentation d'exposer ses maux et sa faim. C'était son refus de donner à d'autres créatures comme elle l'occasion de la rabrouer, de la considérer comme une indésirable. C'est fantastique, si tu sais qu'il y a eu des moments d'indigence totale où la nuit elle mettait sur le feu (quelques brindilles ramassées) une marmite, et dans cette marmite il n'y avait que de l'eau. Les enfants attendaient. « Le manioc est bien dur aujourd'hui, il va bientôt se ramollir. » Et les enfants espéraient ; elle leur racontait des histoires et leur chantait les douces mélodies qui jadis exaltaient les lutteurs dans les arènes. Enfin ils dormaient. Seul le plus âgé, Birama, savait que la marmite ne contenait que de l'eau.

Sagar n'a même pas écouté les derniers mots de Kéba ; il lui a suffi de noter une fois encore que Kéba est un être bien particulier qui ne pense, ni ne réagit, comme les autres. Elle se rappelle un jour qu'elle lui avait demandé des bons d'essence.

– Qu'as-tu à faire avec des bons d'essence, car à ma connaissance tu ne possèdes pas de voiture ?

– C'est pour les offrir à une de mes copines. Elle est dans le privé et là-bas il n'est pas toujours facile d'en avoir.

– Bon. Fais venir ta copine.

Lorsque Sagar et sa copine se furent installées en face de Kéba, attendant un grand geste de la part d'un patron généreux, Kéba s'adressa à la copine, que Sagar lui avait présentée quelques instants auparavant :

– Mademoiselle Dieng, c'est vous qui voulez des bons d'essence ?

– Oui, monsieur.

– Quelle marque de voiture avez-vous ?

– Une 504.

– Comment l'avez-vous achetée ?

– Mais... par mes propres moyens !

Jusque-là, Sagar pensait qu'il ne s'agissait que d'un simple bavardage, contraire pourtant à la nature de Kéba. « Mais qui sait ? Il peut bien être aujourd'hui d'une humeur particulièrement gaie. »

– Vous avez donc les moyens de vous acheter une voiture ?

Personne ne dit mot.

– Eh bien, mademoiselle, je m'excuse mais, puisque c'est vous-même qui m'en donnez l'occasion, j'en profite pour attirer votre attention sur certaines choses très, très importantes, mais qui vous échappent peut-être parce que vous n'y avez pas réfléchi... Voilà : tout d'abord, ne pensez-vous

pas que c'est dégradant de demander ? Ensuite, il faut savoir prendre ses responsabilités ; si on va jusqu'à acheter une voiture, on doit pouvoir acheter l'essence, car avant d'acheter la voiture vous saviez bien qu'elle ne peut pas marcher sans carburant ! Enfin, mademoiselle, les bons d'essence que vous me demandez, vous savez bien qu'ils ne m'appartiennent pas, mais qu'ils sont le bien de l'État. En me les demandant, vous m'incitez donc à voler l'État ; pensez-vous que ce soit loyal !

Sagar se sentait littéralement désagrégée ; la honte la paralysait et elle ne trouva d'autre solution que de fondre en sanglots. Mademoiselle Dieng ne se décontença pas, elle se redressa, posa son sac et ses grosses lunettes à reflets sur le bureau de Kéba, tira bien son corsage sur sa jupe au niveau de la taille et fit claquer ses mains en direction de Kéba.

– *Yaa tardé !* Tu es trop petit pour me donner des leçons. Puisque tes bons te sont si précieux, bouffe-les ! Bouffe-les, mon gars, ma voiture n'en continuera pas moins de rouler ! Sagar, ton patron est fou !

Après cette scène, Sagar s'était promis de quitter le service de Kéba dès qu'elle le pourrait, et puis le temps avait finalement arrangé les choses, car elle avait fini par se dire que Kéba n'est pas comme les autres et qu'il faut l'accepter tel qu'il est.

MOUR NDIAYE a été promu Chevalier de l'Ordre des Méritants, distinction qui n'honore que les fils du pays en qui l'on a reconnu des qualités exceptionnelles. Il est le deuxième citoyen à pouvoir se glorifier de ce titre rare, après le lieutenant-colonel Massaer Sarr, décoré pour avoir réussi à démanteler le célèbre réseau de fraudeurs et de contrebandiers qui, chaque année, privaient l'État de quelques centaines de millions et qui, jusque-là, constituaient un fléau national que personne n'avait pu enrayer. Après sa décoration, le lieutenant-colonel Massaer avait été nommé ministre des Finances et du Commerce, ce qui est une raison supplémentaire, à côté de la rumeur publique qui ne tarit pas d'éloges et des compliments du président, de confirmer Mour Ndiaye dans son espoir d'être nommé vice-président.

Les contacts avec les marabouts se sont élargis et sont devenus plus fréquents. Mour ne se

contente même plus des sommités du pays ; il parcourt des terres étrangères et envoie des hommes de confiance dans des contrées très lointaines, à la recherche des plus grands spécialistes des sciences occultes. Félicité de partout pour avoir enfin nettoyé les rues, les marchés, les feux rouges, les devantures de magasins, les hôpitaux, les banques et les hôtels, Mour a fini par se croire l'homme providentiel à qui la nation doit rendre maintenant hommage.

Il a pris un air de suffisance, il multiplie dîners et réceptions pour s'entendre congratuler par la crème de la société. Il n'est plus Mour Ndiaye mais « l'homme extraordinaire qui sait redresser les situations compromises » ; il s'est confondu avec son personnage.

Un jour pourtant, Mour redécouvre sa réalité d'homme après une nuit de cauchemar. Troublé, il est allé demander conseil à l'un de ses multiples marabouts, qui lui a recommandé de donner une aumône de sept noix de kola blanches à une femme âgée et ne souffrant d'aucune infirmité.

« Ne les donne surtout pas à une aveugle ! »

Quelle déception, quelle angoisse, quelle crainte aussi, lorsque son fils lui a rapporté les noix de kola, prétextant qu'il n'a pas vu un seul mendiant ! Mour s'est senti contrarié, mais, à vrai dire, il a peur que ce soit là un signe de malheur ; ce cauchemar terrible qui l'a agité et qui doit être neutra-

lisé par la « sortie » des kolas, va-t-il prendre forme parce que les kolas sont revenus ? Il pique une crise de colère.

– Bon à rien ! Vous êtes tous des vauriens ! Tu n'es même pas capable d'aller remettre la charité à un mendiant !

– Si, papa. J'ai même été assez loin. Je n'ai vu personne !

– Tu mens, va donner ces noix ! Si tu les ramènes, tu sauras de quel bois je me chauffe. Paresseux, va !

Au moment où le fils est sur le point de sortir, Mour le rattrape.

– Allez, donne-moi ça !

Il appelle une des bonnes :

– Sally, tiens ces mille francs pour ta récompense. Tâche de trouver une vieille femme ni borgne, ni boiteuse, ni aveugle, et remets-lui les kolas. Ne les rapporte en aucun cas, Sally ; cette charité, il faut qu'elle soit donnée aujourd'hui même.

Sally a parcouru tout le quartier sans rencontrer un seul mendiant. D'ailleurs ce quartier, de l'avis de tous, n'avait jamais souffert de l'assaut continu des mendiants. Juste quelques gamins en guenilles le matin. L'unique établissement susceptible d'être fréquenté est la boulangerie, et le patron boulanger avait pris longtemps – même avant la campagne d'assainissement – le soin d'écartier ces indésirables

NE VEUT PAS VENDU

que sont les solliciteurs de toutes sortes ; mendiants, marchands ambulants, cireurs de chaussures et autres.

« La vaisselle m'attend..., le linge aussi..., et le temps file... Que faire de ces noix de kola ?... »

Sally a cédé à la tentation de les jeter tout bonnement pour s'en débarrasser ; elle les a posées au pied d'un arbre et elle est partie. Puis, saisie de remords au moment où elle glissait le billet de mille francs plié en quatre dans son soutien-gorge, elle a fait rapidement demi-tour ; elle a repris les noix de kola enveloppées dans un papier blanc, les a pesées et soupesées, immobile, ne sachant quelle décision prendre. Par bonheur, elle aperçoit un « car rapide ».

– Tant pis ! Je n'ai qu'à aller au Grand Marché ! Le linge... La vaisselle... En prenant le car je peux ne pas mettre trop de temps...

Elle a fait le tour du marché ; à défaut de mendiants, elle s'est rabattue sur les objets multicolores qui brillent sur les étals des marchands. Elle marchande durement et achète une paire de boucles d'oreilles, des bracelets dorés et un flacon de fond de teint. Au moment où le marchand lui remet son paquet, elle sent à nouveau la pesanteur des kolas.

– Frère, sais-tu où s'installent les mendiants ?

– Hi-i-i ! *Xana dëkkulo ci dëkk bi* ? Tu n'habites pas la Ville ?

– Mais si ! J'habite bien la Ville.

– Alors tu ne sais pas ce qui s'y passe ! Rencontrer un mendiant n'est plus chose facile. On ne les voit plus ; ils ne viennent plus chercher leur pitance, on la leur apporte.

– Où ?

– C'est loin, tu sais ! Dans le nouveau quartier des Parcelles Assainies !

Sally compte sa monnaie. Des mille francs que Mour lui a offerts, il reste cent quarante francs. Elle n'a pas le cœur de rentrer sans avoir déposé ces noix dans les mains d'une vieille mendicante saine. « Le linge... La vaisselle... Mais Monsieur a été si gentil... »

– Les gens sont maintenant dans un sale pétrin, poursuit le marchand, ils sont privés de mendiants. Peut-on seulement imaginer une vie où l'on ne pourrait pas s'acquitter de son aumône journalière avant d'avoir fait des kilomètres et des kilomètres ?

Sally a encore pris le car. Quand elle est descendue à l'arrêt baptisé déjà l'« arrêt des mendiants », elle n'a aucune peine à trouver la maison de Salla Niang ; il lui a suffi de suivre la foule dispersée, provenant de toutes les directions, porteuse de paquets divers. À entendre les mots échangés, les plaintes d'avoir fait un si long chemin pour donner la charité, elle s'est rendu compte que la pénurie de mendiants gêne considérablement une partie de la population ; elle a vu des malades au

teint pâle et aux yeux hagards traîner leur misère jusqu'ici pour s'acquitter du sacrifice qui, peut-être, les aidera à retrouver la paix du corps et de l'âme. Elle a vu des voitures luxueuses, toutes vitres fermées, affronter à vive allure le chemin sablonneux qui mène à la « maison des mendiants ». Elle a entendu les lamentations de gens modestes qui condamnent la surenchère des mendiants : « Ils exagèrent ! ils se moquent des gens et des recommandations divines. Vous vous rendez compte ! Pour donner la charité prescrite, sept morceaux de sucre, ou une bougie, il faut gratifier ces messieurs et ces dames d'une bonne récompense qui peut aller du kilo de sucre à la couverture bien chaude et non rapiécée. Et ce sont eux qui choisissent ! Ils ont leurs exigences ; il leur faut du gras... Mais que faire ? »

8

DANS SON DISCOURS de fin d'année, le président de la République a fait part à la Nation de son optimisme quant à l'avenir du Pays ; il a annoncé une ère de prospérité et il a encouragé tous les citoyens du Pays à persévérer dans le travail pour le bien de l'État. Il a cité en exemple Mour Ndiaye, qui, par son savoir-faire, son intelligence et son courage, a réussi à désencombrer la Ville, favorisant ainsi l'essor du tourisme, qui a permis de relever considérablement le niveau de vie des citoyens, puisque le revenu par tête d'habitant a subi une augmentation très substantielle.

Ces nouvelles félicitations adressées publiquement à Mour Ndiaye, dans le même discours qui, par ailleurs, confirmait le remaniement prochain du gouvernement et la nomination d'un vice-président de la République, constituent aux yeux de

NEUTRE VENDU

tous la preuve de la promotion imminente de Mour et de l'éviction de son ministre de tutelle. D'ailleurs, celui-ci mène depuis un certain temps une guerre ouverte contre Mour. Chaque fois que l'occasion s'en présente, au cours des réceptions, des meetings politiques, des réunions de comités de sections, il se plaît à rappeler que Mour est un homme qui a certes le sens de la politique, au sens folklorique du terme ; que pour cela il a l'art de mobiliser les masses ; mais qu'il n'a aucune formation qui lui permette de prétendre diriger un gouvernement. « Lui qui ne sait même pas s'exprimer correctement dans la langue officielle du Pays, comment pourrait-il assumer cette fonction ? » Aux nombreuses questions du ministre aigri, certains répondaient ironiquement : « Et les conseillers techniques, à quoi servent-ils ? »

Lorsque ces propos malveillants sont parvenus jusqu'à l'oreille de Mour, il ne s'en est pas senti offensé outre mesure. Il y a vu la hargne et la misère d'un homme qui a connu les délices des honneurs, qui s'y est abandonné sans songer à d'autres lendemains, et qui sait qu'il va tomber du haut de son château. Mour n'a jamais prêté une attention particulière aux ricanements ni aux allusions du ministre et de ses hommes ; il s'est contenté de demander aux marabouts de le protéger contre tous les mauvais sorts qu'on pourrait lui jeter et de l'aider à obtenir le plus rapidement possible ce

poste de vice-président de la République tant convoité. Mour est conscient du fait que beaucoup d'autres responsables du pays briguent ce poste. C'est pourquoi, après avoir reçu de Serigne Birama le conseil de prier Dieu et d'attendre dans le calme et la sérénité l'auréole dont le Créateur ne tarderait pas à l'entourer, il s'est rendu dans un village de pasteurs perdu au fond de la brousse et réputé pour la science infailible de ses marabouts. Il en est revenu accompagné de l'homme qui, à des kilomètres et des kilomètres à la ronde, est considéré comme celui à qui rien ne peut résister. On dit qu'il converse avec les djinns et que ceux-ci accomplissent toutes ses volontés, même celles qui semblent les plus irréalisables. Personne n'a jamais vu son visage, caché sous un éternel chèche qui ne laisse apparaître que de petits yeux rouges au regard tranchant comme une lame d'acier. Tout le monde le désigne sous le nom curieux de Kifi Bokoul car, selon la légende qui s'est tissée autour de son personnage, sa mère avait longtemps souffert d'infécondité. Ni les poudres, ni les breuvages, ni les incantations à la nuit noire au cœur de la brousse déserte d'hommes n'avaient réussi à combler son désir d'enfanter. Et pourtant elle n'avait rien d'une marâtre acariâtre ; c'était la bonté même.

Un jour, elle s'était rendue au pied de l'arbre fétiche du village avec son mari ; celui-ci avait imploré jusqu'aux larmes les esprits pour qu'ils

vinssent en aide à son épouse, qui, en dix-sept ans de mariage, n'avait jamais osé lever les yeux pour le regarder en face et avait toujours exécuté ses ordres les plus capricieux. Pour cette femme exemplaire, le mari avait offert aux esprits poudre d'or, lait de chamelle et sang de taureau tout fumant dans la fraîcheur de l'aube à peine naissante. Après ce sacrifice, un énorme serpent était descendu de l'arbre et s'était adressé au couple en ces termes : « Un enfant sortira des entrailles de cette femme, un enfant dont l'œil pourra voir ce que vous, vous ne pourrez pas percevoir. Car l'être que cette femme enfantera viendra de vous, il sera parmi vous, mais il ne sera pas de vous. »

Ces paroles obscures prononcées, le serpent avait intimé à la femme l'ordre de danser ; celle-ci avait dansé, dansé, dansé, et était entrée en transe, puis s'était endormie ; son mari l'avait alors prise sur ses épaules robustes et ils avaient regagné leur demeure. Peu de temps après, l'enfant qui devait porter le nom de Kifi Bokoul était conçu.

Mour Ndiaye a hébergé Kifi Bokoul chez lui, chez Lolli, après tant d'autres marabouts. Car Sine, la seconde épouse, est toujours choyée et matériellement comblée ; mais c'est Lolli qui est dépositaire de tous les secrets maraboutiques de Mour. Celui-ci est convaincu que, quoi qu'il arrive, Lolli ne trahira jamais ses secrets, car ce serait sortir du cadre qui lui a été confectionné ; or elle a été façonnée de

telle sorte qu'elle ne se permettra jamais aucun écart hors de ce cadre. La preuve en est que, après sa réaction houleuse qui a suivi le second mariage de Mour, elle s'est résignée à accepter sa nouvelle situation.

Lolli ne se permettra jamais aucun écart ; même l'unique fredaine à laquelle elle avait jadis cédé contribuait à l'insérer davantage dans son cadre : c'était à l'occasion de l'innocente fugue de toutes les jeunes filles du quartier parties à la recherche d'une tatoueuse dans un village voisin. Elle avait quitté le domicile de ses parents sans avertir personne mais, lorsque ceux-ci avaient constaté que c'étaient toutes les adolescentes qui avaient disparu, ils avaient compris ; ils avaient ressenti une joie immense en savourant la fierté d'avoir réussi à inculquer à leur fille l'indispensable vertu de *jom** qui constitue un frein à tout comportement répréhensible.

Et avec les autres parents ils avaient pris des dispositions pour honorer celles qui étaient allées braver la douleur ; ils avaient préparé d'énormes quantités de couscous et avaient porté leur choix sur le taureau qui serait abattu lors des festivités organisées à l'accueil de ces jeunes sorties de l'épreuve du tatouage. Et un jour, à l'entrée du vil-

* Sens de l'honneur et de la dignité.

lage, on avait perçu le battement des tam-tams, et tous les habitants avaient couru au-devant des initiées ; elles avaient la lèvre inférieure couleur d'indigo jusqu'au bas du menton, et dansaient au rythme des tam-tams, des chants et des claquements de mains heureuses, tandis que la tatoueuse qui les raccompagnait chantait leurs louanges et recevait de nombreux cadeaux de tous les villageois. Tous les jeunes gens aussi étaient de la fête ; c'est à cette occasion que Mour avait, pour la première fois, été frappé par l'aspect physique de Lolli Badiane, haute comme une gazelle, fraîche comme une brise de mer et rentrant de la seule escapade qui pouvait lui être tolérée, parce qu'étant une escapade d'honneur.

9

KIFI BOKOUL s'est enfermé pendant sept jours et sept nuits chez Lolli, dans un studio réservé aux hôtes, ne se nourrissant que de couscous arrosé d'eau tiède et déposé chaque soir, juste avant le coucher, à la porte du studio, car personne ne devait voir le marabout pendant cette période de retraite. Au bout de sept jours et de sept nuits qui parurent à Mour aussi longs que des siècles, Kifi Bokoul a donné son verdict :

– Ce que tu veux, tu l'auras, et très bientôt. Tu seras vice-président. Pour cela, tu devras sacrifier un taureau dont la robe sera d'une couleur unique, de préférence fauve. La terre devra s'abreuver du sang de ce taureau ; tu l'abattras ici, dans la cour de cette maison ; tu en feras ensuite soixante-dix-sept parts, que tu distribueras à des porteurs de *bàttu*.

– Qu'est-ce que c'est, les porteurs de *bàttu* ? a demandé Mour.

– Ce sont les mendiants qui courent la rue. Cette charité doit aller à sa véritable destination, sinon, tout risque de se gâter. Elle doit aller à des *miskin*, c'est-à-dire à de vrais pauvres, des gens qui n'ont rien, absolument rien, et qui sans le *bàttu* qu'ils tendent aux passants mourraient de faim. Tu as bien entendu mes paroles ?

– J'ai bien entendu ; j'ai tout compris ; tout sera fait comme tu as dit.

– Mais ce sacrifice que tu feras, il ne faudra pas le circonscrire dans un seul quartier de la Ville. Tu es appelé à être apprécié aux quatre coins de la Ville, aux quatre coins du Pays ; tu seras un homme de renommée ; cette renommée, tu devras la symboliser dans ta manière de distribuer la viande du sacrifice ; offre cette viande à travers toute la Ville, aux mendiants de tous les quartiers de la Ville.

– *Inch' Allah*, Serigne. *Inch' Allah*, je suivrai tes recommandations... Et lorsque j'aurai tout fait j'obtiendrai ce que je désire ?...

– Ceux qui me connaissent savent que ma parole ne s'est jamais perdue dans la nature.

– C'est vrai. C'est vrai, Kifi Bokoul... Ce n'est même pas à discuter.

– Si tu fais l'aumône comme indiqué, avec trois fois sept mètres de tissu blanc non soyeux, ainsi que sept cents noix de kola dont trois cents rouges

et quatre cents blanches, tu seras vice-président huit jours après. Pas plus, huit jours.

Mour palpite de bonheur. Il observe Kifi Bokoul comme pour essayer de percer son mystère, mais il ne voit qu'un tout petit bout d'homme recroquevillé sur une peau de mouton qui lui suffit largement de couchette, puisqu'il y est posé comme une boule.

Tout son être est enveloppé dans le boubou de cotonnade bleue qu'il porte et, quand Mour s'est hasardé à découvrir un petit quelque chose dans cette tête soutenue par une main entièrement cachée par le boubou, il s'est heurté à deux petits trous mouvants qui semblent très profonds, derrière le chèche trop volumineux par rapport à la silhouette si menue de l'homme.

« Assurément cet homme est extraordinaire, ce n'est pas un homme... Non, ce n'est pas un homme... Huit jours après le sacrifice... »

– Si tu fais la charité comme indiqué, et qu'on ne te nomme pas huit jours après, crache sur mon chèche, traîne-moi dans la boue, prends même ma vie si tu le peux.

Après cet entretien, à l'issue de sept jours et sept nuits de retraite, Kifi Bokoul a pris congé de Mour. Celui-ci a demandé à Koulé, le plus fidèle de ses chauffeurs, de le conduire jusqu'à son village, puis il s'est mis à méditer les paroles de « cet homme qui n'est pas un homme ».

Et, tout d'un coup, il s'est rappelé que les mendiants ne courent plus les rues, qu'il les a balayés de la rue et qu'il les a obligés à se parquer quelque part dans un coin des quartiers périphériques.

– Sally ! Sally !

– Oui, monsieur...

– L'autre jour, où avais-tu donné les kolas ?

– Très loin, monsieur. Dans la maison des mendiants.

– Ah !... Ils ont une maison ?

– Oui, dans le nouveau quartier des Parcelles Assainies. C'est là que tout le monde va les trouver pour leur donner la charité. Ce jour-là, pour les kolas, j'avais pris le car.

– Bon, ça va. Tu peux t'en aller.

*

Chez les mendiants on vit sous le signe de l'abondance ; on commence même à s'ennuyer à n'avoir rien à faire du matin au soir. Les dons pleuvent du ciel et on a remarqué ces derniers temps une plus grande affluence et beaucoup plus de générosité ; la boutique de Salla Niang a dû s'enrichir d'un étal de viande où tous les habitants du quartier viennent s'approvisionner en viande d'une excellente qualité. Un jour, Nguirane Sarr, qui maintenant joue de la guitare pour meubler ses trop longs moments de loisirs, a

subitement interrompu son récital et a dit à ses confrères :

– Il se passe sûrement quelque chose en politique ! Cette effervescence, ces voitures de luxe qui défilent ici à longueur de journée, ces béliers bien encornés... Ça ne peut être qu'à cause de la politique.

– Non, la radio l'aurait dit... La radio n'a pas parlé d'élection...

– Vous voyez, dit Nguirane, que j'avais raison. Maintenant, il nous suffit de nous asseoir, et tout nous tombe du ciel. Plus de randonnées matinales, plus de courses effrénées, plus de cordes vocales cassées à force de déchirer l'atmosphère bruyante.

– C'était dur, très dur. Et dire que sans toi, Nguirane, nous aurions poursuivi ce douloureux jeu de cache-cache avec ceux qui nous pourchassaient, et nous aurions continué à y laisser des plumes.

– Leur tort, poursuit Nguirane, c'est de ne s'être jamais demandé pourquoi nous mendions.

– Est-ce que c'est des questions à se poser ? Vraiment, Nguirane, il t'arrive de parler comme dans un rêve ! Pourquoi nous mendions ! La réponse est facile, nous mendions parce que nous n'avons rien !

– Mais non ! nous mendions parce que nous ne pouvons pas travailler à cause des infirmités qui nous frappent !

– Si nous mendions, c'est parce que les chances ne sont pas égales pour tous les individus, et que

ceux qui sont plus nantis doivent donner une partie de leurs richesses aux plus pauvres. C'est comme ça que l'a dit la religion ; en mendiant nous ne faisons que réclamer ce qui nous est dû !

Nguirane a laissé ses confrères tenter de trouver une explication à leur situation de mendiants, puis, lorsque le silence est revenu, il a dit :

– Les chances ne sont sûrement pas les mêmes ! Vous voyez mon cousin qui vient me voir souvent ici, il a fait de très grandes études, il est « étidiant » dans la plus grande école de la Ville et bientôt il sera « doctor », s'il plaît à Dieu ; il soignera les malades.

– C'est vrai ? Si je savais cela, je lui aurais montré mes plaies, et je lui aurais demandé de me donner un médicament ! Ça me gratte, ça me gratte...

– Ey, Nguirane, dis-lui de m'aider à aller à l'hôpital. Mon enfant est malade depuis assez longtemps quand même ! Il tousse, il vomit à n'en plus finir. Je le mets sur mon dos, je prends le car jusqu'à l'hôpital mais, là-bas, on ne me laisse pas entrer ; ils me demandent un papier que je ne peux pas obtenir auprès de l'infirmier qui est ici, au dispensaire. Trois jours, aller et revenir sans résultats, avec l'enfant qui faiblit d'heure en heure !

– Ce cousin-là, poursuit Nguirane, on a grandi ensemble au village. Son père et ma mère ont le même père et la même mère. Quand je n'avais pas encore perdu la vue, nous fréquentions ensemble l'école coranique...

– Ah, tu n'es pas venu au monde avec ta cécité ?

– Non, lorsque le mal m'a frappé, j'étais déjà un gaillard bien solide ; c'est à la suite d'une maladie... J'étais chez le même marabout que mon cousin ; tous les deux, nous allions mendier notre nourriture ; de porte en porte, nous faisons entendre nos frères voix, et les gens, qui n'étaient pas riches au village, nous donnaient quand même un peu de ce qu'ils possédaient...

– La Ville transforme les gens... Elle les attire et les détruit...

– La mendicité, continue Nguirane, n'était pas considérée comme un fléau. Elle était toute naturelle pour ceux qui se trouvaient dans l'obligation de mendier, et pour ceux qui donnaient, elle était considérée comme un devoir...

– *Bilaay Ngirane yaa bëgg waxtaan.* Tu aimes bien la palabre ! Tant que tu ne causes pas, tu n'es pas content.

– Salla, laisse-moi, et occupe-toi de la marmite. Aujourd'hui nous voulons un couscous bien juteux, hein ! J'espère que tu y as mis les tripes et la tête. Si la sauce n'est pas onctueuse, je le dirai à ton « oncle », qui se chargera de te rappeler à l'ordre.

Tous éclatent de rire. Salla se contente de secouer la tête et de sourire en continuant de se frotter les dents avec une tige de *sump*.

– Et un jour, reprend Nguirane, mon cousin a été envoyé à l'école, tandis que moi, ayant perdu

mon père entre-temps et désormais plongé dans les ténèbres d'une nuit sans fin, je fus confié par ma mère, qui ne pouvait pas m'entretenir, à un marabout des environs. Même si je n'étais pas aveugle, sans avoir rien appris, sans avoir été formé à quoi que ce soit, pouvais-je exercer un métier ?

– Mais, ton métier, tu l'exerces ! Tu es mendiant !

Nguirane ne répond pas à cette plaisanterie qui est venue de là-bas, de l'autre bout de la vaste cour peuplée d'hommes et de femmes de tous âges.

– Mon cousin, grâce à la porte de l'école qui lui a été ouverte, grâce à l'intelligence que Dieu lui a donnée, a pu s'en tirer. Nous, nous pensions pouvoir nous en sortir en venant à la Ville que nous voyions dans nos rêves comme un paradis où rien ne manquait...

– Décidément, Nguirane, tu cherches toujours la petite bête. Que te faut-il maintenant ? Avant, tu allais mendier, on te rabrouait parfois, d'autres fois on te donnait ; puis on s'est mis à te traquer comme un chien enragé ; à présent tu restes ici, et tout te trouve ici : vêtements, nourriture, argent. Que te faut-il davantage, tu crois que les travailleurs ont ça ?

– Salla, je ne me plains pas. Et même mon cousin m'a dit que nous n'avons pas à nous plaindre et qu'il y a longtemps que nous aurions dû adopter cette attitude. Quand il vient ici et qu'il voit les gens nous envahir, il se marre, il se marre !

Non, non, je ne me plains pas, j'essayais seulement de trouver les raisons pour lesquelles certains sont obligés de mendier tandis que d'autres ne manquent de rien.

– Eh bien, ces raisons, si tu continues à les chercher, tu deviendras dingue, *rakaaju ba doylé*, car, regarde ta main, tes cinq doigts sont-ils égaux ? Nguirane, tes discours nous fatiguent !

Nguirane reprend sa guitare, ajuste bien ses lunettes et demande à toute l'assistance de chanter avec lui :

Salla, fais cuire le couscous
Du bon *baasi salté*
Manioc, *ñebbé** et courge
*Baasi salté kajor***
*Baasi salté jolof***
Gras de *diwu ñor****
Rouge de tomate
*Baasi salté buur*****.

* Haricots.

** Kajor et Jolof : régions du Sénégal.

*** Beurre local (utilisé pour lustre le couscous).

**** Couscous digne d'un roi.

NE PAS VENDU

DURANT TOUTE LA NUIT, après le départ du mystérieux Kifi Bokoul, Mour n'a pas pu fermer l'œil. Rien de plus facile que d'acheter un taureau à robe de couleur unique, trois fois sept mètres de tissu blanc non soyeux et sept cents kolas, mais comment les donner à travers la Ville alors qu'il n'y a plus aucun mendiant ? « Fais la charité, comme indiqué, sinon tout risque de se gêter. » Qu'a voulu dire Kifi Bokoul par là ? « Ne peut-on pas distribuer cette viande comme d'habitude de maison en maison dans les quartiers populaires ? »

Mour sait bien que dans les quartiers populaires il y a des gens qui accueilleraient avec un bonheur immense cette viande pour n'avoir pas toujours les moyens de se l'acheter au marché. « Mais, se dit-il, Kifi Bokoul m'a donné des instructions bien pré-

cises, si je ne les respectais pas et que les choses ne marchaient pas, l'échec me serait imputable... Huit jours après... Où trouver des porteurs de *bàttu* ?... Comment faire ? »

Nuit d'inquiétude au cours de laquelle Mour a passé en revue tous les moyens qui pourraient lui permettre de résoudre son problème ; transporter la viande en dehors de la Ville, dans une autre capitale régionale ? « Non, non, non, Kifi Bokoul a bien parlé d'ici où je réside, non, cela ne doit pas être possible... Quelle ironie du sort !... Ces mendiants dont, depuis quelque temps, j'avais oublié jusqu'à l'existence... On ne sait jamais... On ne sait jamais ce qui doit arriver demain... Sally dit qu'ils ont une maison, peut-être que cela reviendrait au même de leur porter la viande puisque ce sont eux qui courent les rues... »

La pensée de Mour est allée à Serigne Birama au moment même où il regrettait que Kifi Bokoul fût déjà si loin. Il s'est décidé à consulter Serigne Birama pour savoir si des moyens de contourner la difficulté n'existent pas.

Le village de Keur Gallo s'est à peine tiré de sa torpeur lorsque la grosse Mercedes s'est immobilisée devant la maison de Serigne Birama, car Mour s'est mis en route avant l'aube pour assister, dès les premières heures de la matinée, à une réunion importante au ministère. Il a trouvé Serigne Birama en prière et a dû attendre quelque trente minutes la

fin de la ronde des perles à travers les doigts décharnés de l'esclave de Dieu. À un moment il lui a semblé, en voyant avec quelle passion Serigne Birama abandonne tout son être aux invocations et aux louanges, que son vénéré marabout était en train de perdre toute dimension matérielle pour s'envoler dans les saintes sphères du monde spirituel. Il en a ressenti une profonde émotion, qui n'a fait que renforcer sa foi en l'homme

– Mour, Ndiaye, Ndiaye, Ndiaye. Te portes-tu bien ?

– *Sidibé*, Serigne ; *Sidibé*. Je me porte très bien, *Sidibé*.

– *Al hamdulilai*, Ndiaye. Cela fait longtemps, assez longtemps... C'est le travail qui te retient ?

– Oui, Serigne, rien que le travail ; nous sommes submergés. Mais, même si je ne viens pas, je ne cesse à aucun moment de penser à toi.

– Ça, je peux te croire, Ndiaye. Je le sais, Ndiaye. Ton corps n'est pas souvent ici, mais ta main est perpétuellement tendue vers nous. C'est Dieu qui te paiera.

– *Amin*, *Sidibé*... Aujourd'hui je suis venu te voir parce que j'ai une question très importante à te poser, et tu es la seule personne qui peut me rassurer... Voilà... Je dois faire un sacrifice... Le sacrifice d'un taureau...

– C'est bon. Il est toujours bon de faire un sacrifice. C'est une façon de remercier le Créateur

qui t'a confié ce que tu offres aux pauvres pour les aider à supporter leur misère. C'est bien, chaque fois que tu le peux, il faut donner. La fortune n'a pas de domicile fixe, Dieu ne l'a pas attribuée d'une manière définitive. Il ne fait que la prêter. Cela, il faut toujours y penser.

– C'est vrai, Sidibé... C'est vrai. Mais je suis très ennuyé... À la Ville il n'y a plus de mendiants dans les rues ; or ce sacrifice que je dois faire doit aller à des mendiants de rues... À des *boroom bàttu*.

– Comment cela peut-il se faire ? Une ville sans mendiants ?... Mais c'est vrai qu'un jour tu m'avais dit que vous vous battiez contre les mendiants !

– Oui, on a voulu les écarter pour les nécessités du développement.

Serigne Birama a baissé la tête un moment, dans une attitude de méditation, puis il l'a relevée, il a regardé Mour en souriant et il a dit :

– Vous vous êtes battus contre les mendiants... Qui a gagné ?

Mour s'est senti embarrassé. Force lui a été de constater que l'angoissante incertitude dans laquelle il vit depuis le verdict de Kifi Bokoul montre bien que le rapport des forces s'est inversé. Il croit ferme à ce qu'a dit « cet homme qui n'est pas un homme » et il est convaincu qu'à partir de ce moment tout son destin est entre les mains des mendiants qu'il a chassés de leurs points stratégiques. Or, ce poste de vice-président, il y tient, il y

a déjà mis tout son espoir ; il en a même revêtu le manteau, puisque ses moindres actes, tous ses projets et chacune de ses décisions sont pensés et exécutés en fonction de sa future – très proche : « huit jours » – de sa future situation de vice-président de la République.

– *Céy yalla !* poursuit Serigne Birama. Le monde d'aujourd'hui bouleverse tout !...

Mour a voulu, assez maladroitement d'ailleurs, surmonter son trouble et ramener la discussion sur le ton d'une plaisanterie banale ; il a émis un rire forcé :

– *Ey*, Serigne, toi aussi ! Vous n'aimez pas les changements, or ils sont nécessaires parce que le monde change. Et ça change plus souvent en bien qu'en mal. Regarde, avant il fallait des mois pour se rendre aux Lieux saints. Aujourd'hui on y est en quelques heures.

– C'est vrai, mais cela, c'est l'œuvre de Dieu. *Xéwèlu yalla la mbirum yalla la !...* Maintenant, dis-moi, puisque vous avez fait fuir les mendiants, pourquoi ne donnes-tu pas autrement la charité ? Dans les maisons, il y a sûrement des gens qui en ont besoin...

– De toute façon les mendiants, ceux qui ne sont pas réfugiés dans d'autres localités, sont encore à la Ville ; ils y ont leur maison. Mais... le marabout qui m'a recommandé le sacrifice m'a dit qu'il faut le partager entre des porteurs de *bàttu*

dans la rue, à travers toute la Ville. C'est pourquoi je suis venu te demander si je peux porter le sacrifice dans la maison des mendiants... Tu sais, ces choses, y a que vous qui les connaissez !

– C'est bon, c'est bon. Respecte les indications de ton marabout.

Mour a cru percevoir quelque aigreur dans le ton de Serigne Birama. Il en est tout malheureux :

– Ah, Serigne Birama, que dis-tu là ? Mon marabout, c'est toi. Tu sais bien que tu es le seul à qui je voue un respect quasi religieux ; toute ma confiance est en toi ; seulement, certains viennent jusqu'à nous...

– C'est vrai. C'est bien. Il n'y a aucun mal à cela. Fais ce qu'il t'a dit.

Après avoir prononcé ces mots, Serigne Birama a enchaîné sur son chapelet. Mour n'a plus osé l'interrompre.

Il a pris congé et Serigne Birama a répondu à son salut par des signes de tête.

En allant rendre visite à Serigne Birama, Mour n'avait eu aucune arrière-pensée ; il ne s'était nullement douté que le saint homme pouvait ne pas apprécier qu'il consultât d'autres marabouts. C'est là en effet l'explication qu'il a trouvée, au cours d'un retour agité de mille pensées contradictoires, à l'attitude de Serigne Birama, et du coup il en a éprouvé comme un sentiment de culpabilité.

« Non, je ne l'ai pas trahi ! Pour rien au monde

je ne me montrerais ingrat envers Serigne Birama... Et, à la vérité, peut-on lui reprocher de se formaliser ?... J'ai été maladroit, je n'aurais pas dû lui dire que je vois d'autres marabouts... C'est comme si je voulais lui faire savoir que ses prières ne me semblent pas efficaces... Mais aussi, c'est humain que je mette toutes les chances de mon côté... Serigne Birama est incontestablement un homme de science, mais les marabouts ont des voies différentes pour atteindre les pays des mystères, et on dit que ce Kifi Bokoul ne se trompe jamais... Huit jours après... Mais comment faire pour respecter fidèlement ses prescriptions ?... »

Mour s'est présenté avec une heure de retard à sa réunion, ce qui ne lui est pratiquement jamais arrivé. Son ministre de tutelle a ostensiblement regardé sa montre lorsque Mour a fait son entrée dans la grande salle de réunion du cabinet, et lui a jeté un coup d'œil mauvais à couleur de mépris. Mour s'est excusé auprès de « messieurs » et « mesdames » en donnant comme justification un rendez-vous chez le médecin qui l'a retenu plus qu'il ne pensait, puis il a répondu au sourire déférent que lui a adressé Kéba. Il a écouté d'une oreille distraite le ministre qui a parlé de la nécessité d'évacuer les dernières « zones malsaines » des quartiers résidentiels. Ensuite, d'une voix lasse et les yeux toujours fixés sur le document placé en face de lui, il a attiré l'attention sur la difficulté de

l'entreprise : « La moindre erreur risque de nous faire échouer ; après tout, ces gens sont des propriétaires et ne comprendront pas que, parce qu'ils sont pauvres et ne peuvent pas construire, on veuille les déposséder, car le véritable problème se trouve là ; quelle que puisse être l'importance des indemnités qui leur seront allouées, ils les sous-estimeront de toute façon et se sentiront lésés... Il faudra donc mettre en place une stratégie bien habile avant de les affronter... Agir avec tact et diplomatie... »

Le ministre l'a coupé avec un sourire teinté d'ironie :

– Monsieur Ndiaye, ce n'est pas une question de diplomatie, voyons !... Mais d'intelligence. Il faut savoir s'y prendre avec intelligence pour réussir, car... il y a des domaines où la diplomatie ne marche pas et, croyez-moi, tous les problèmes délicats auxquels nous nous sommes attaqués jusqu'ici, et que nous avons résolus, par exemple, le problème, de la mendicité auquel M. Kéba Dabo a trouvé une solution géniale, tous ces problèmes graves, pensez-vous que la diplomatie aurait suffi à les aplanir ? Non ! Assurément non ! Il faut les appréhender avec un esprit scientifique ; évaluer les méthodes d'approche et les moyens d'intervention.

Mour n'a pas jugé utile de répondre à l'outrage du ministre ; il l'a simplement regardé avec le même œil amusé que le cuisinier promène

sur un poulet remuant, étant sûr qu'un jour très proche il sera sur le gril.

Le ministre a poursuivi :

– Je vous demande, par conséquent, dans les dix jours, de me présenter un rapport aussi complet que possible sur les voies et moyens de dégager les zones insalubres de la Ville.

Se retournant vers Kéba Dabo, il a ajouté :

– Monsieur Dabo, nous vous faisons confiance !

NE DEVI PAS VENDU

MOUR A PASSÉ trois longues nuits sans sommeil, trois nuits pathétiques de questions non résolues et de détresse, durant lesquelles l'ont constamment assailli la douleur d'avoir fait de la peine à Serigne Birama, le désir tenace et de plus en plus pressant d'atteindre son ambition, enfin l'angoisse née de son impuissance à réaliser ce sacrifice...

Ses pensées floues lui ont fait entrevoir les Livres saints au papier jauni entassés sur des nattes et occupant toute une longueur de la case rectangulaire de Serigne Birama...

« Le beau bélier blanc que je lui ai envoyé me rachètera peut-être à ses yeux... Il ne saura la place qu'il occupe en moi que lorsque je serai nommé, *Inch' Allah*... Huit jours après le sacrifice... »

L'image de Kifi Bokoul s'est encore plantée devant lui ; le chèche volumineux, le boubou bleu,

les deux trous lointains sur ce qu'il est convenu d'appeler son visage... « sur ce que notre logique d'hommes nous incite à prendre pour son visage... car cet être n'est pas un homme... Ses mains, ses pieds, son nez, comment sont-ils ?... »

Dans un état de demi-rêve, il a vu des *bàttu* s'entrechoquer sous son nez, tendus par des mendiants déguenillés à la mine délabrée. Il est revenu à la réalité, décidé à en finir, mais à en finir dans le sens de sa volonté. Non à l'échec !

« Cette charité... Je l'offrirai selon les normes... Quoi qu'il m'en coûte... Le poste de vice-président, je l'aurai, il faut que je l'aie... »

Décidé à en finir, il s'est levé plus tôt que d'habitude, a pointé vers les quatre coins cardinaux la corne magique garnie de cauris que Kifi Bokoul lui a remise, et a attendu sur sa natte de prière les premières heures du jour naissant, puis il s'est hasardé à faire un tour à travers la Ville dans l'espoir de rencontrer, au petit matin, quelques mendiants irréductibles chez qui l'appât d'un gain facile l'emporterait sur la chasse et la matraque... Personne ! Absolument personne ! La Ville tout entière parcourue, les points stratégiques vides, désespérément vides ! Colère, rage... Contre qui ? Mour ne le sait même pas. Il a senti des picotements dans l'estomac... La faim ? Peut-être bien... Mais la faim, elle, peut attendre... Attendre que l'ambition, qui d'heure en heure grandit, soit assouvie.

« Non. » Il n'est pas retourné chez lui prendre son petit déjeuner. Il est allé dans son bureau, il a jeté toute sa masse fatiguée dans un fauteuil, pas celui de sa table, mais un des fauteuils qui constituent le petit salon aménagé dans un coin du bureau. Il a laissé choir sa serviette sur la moquette. Quelques instants après, Kéba a fait son entrée, un bloc-notes et un stylo entre les mains :

– Bonjour, monsieur le directeur.

– Bonjour, Kéba.

Kéba a hésité ; s'asseoir à la table ou...

– Mets-toi ici, Kéba.

Mour lui a désigné le fauteuil en face de celui dans lequel il s'est affalé, les deux jambes écartées, les pieds sous la table à apéritif, les doigts croisés sur le ventre.

Kéba a remarqué que les yeux de son chef se sont cernés mais il n'a pas cherché à en trouver l'explication.

– Je t'ai fait appeler... c'est encore à propos des mendiants...

Kéba n'a pas compris, et même il a ressenti quelque gêne. Lui parler encore de mendiants, et de si bonne heure, alors qu'il avait presque oublié jusqu'à leur existence, qu'il se sentait libéré du poids qu'ils constituaient pour lui ! Il n'a pas compris, et il a préféré laisser Mour s'expliquer.

– Où sont-ils maintenant ?

– Monsieur, ça, je ne saurais vous le dire.

Puisque les objectifs sont atteints, puisque personne ne peut plus rencontrer aucun mendiant sur son passage, je ne me suis pas préoccupé de l'endroit où ils pourraient se terrer. Peut-être sont-ils tout simplement retournés dans leurs villages...

Mour a encore lu dans l'expression de Kéba, dans ses gestes et à travers tout son être l'enthousiasme d'une jeunesse bouillante. Il a hésité à aller jusqu'au bout de ses intentions, mais il a tout de suite été rassuré par le dévouement total dont Kéba a toujours fait preuve à son égard. Et puis, il s'est senti à bout de souffle, vraiment à bout de souffle.

– Non, ils ne sont pas retournés dans leurs villages. Ils sont dans la périphérie, dans le nouveau quartier des Parcelles Assainies... Oui, de toute façon ils ne sortent plus, ils sont en permanence chez eux.

– L'essentiel est qu'ils ne nous envahissent plus.

– Oui... Oui. Mais, Kéba, je dois te dire que ces mendiants, il me les faut aujourd'hui. J'ai besoin d'eux... J'ai un sacrifice à leur distribuer ; il faut que pour une journée, une journée seulement, ils regagnent leurs points stratégiques... Ce ne sera même pas l'affaire d'une journée, mais de quelques heures !

Kéba a desserré légèrement sa cravate pour avaler sa salive ; il a eu l'impression qu'une bouffée de chaleur a traversé tout son corps, manquant de peu l'étourdir. Sa respiration est devenue haletante. D'une voix timide, feutrée, il a demandé à Mour :

– Faire revenir les mendiants dans la Ville ?... C'est bien cela ?...

– Oui, pour une nécessité d'ordre personnel... Je voudrais que tu ailles les voir avec quelques membres des anciennes brigades d'intervention pour les mettre en confiance et les persuader de regagner la rue pour quelques heures. Dites-leur qu'ils ne risquent rien, absolument rien !

Kéba n'a pas répondu tout de suite. Il a baissé les yeux sur son bloc-notes pendant deux ou trois minutes durant lesquelles Mour, qui observait la veine frontale bien saillante de son fidèle collaborateur, s'est dit qu'il cherchait certainement une solution, une manière d'aborder les mendiants. Kéba a ensuite levé la tête et, mû par on ne sait quelle excitation sauvage, il a braqué un regard déchaîné sur son patron et a crié :

– Non ! Pour qui me prenez-vous ! C'est insensé, ce que vous me dites là ! Ces mendiants que j'ai traqués, chassés, démolis physiquement et moralement, et qui enfin nous ont laissés en paix, vous voulez que j'aille les chercher ! De quoi aurais-je l'air ? Maintenant qu'on respire enfin à l'aise, vous voulez que je souille à nouveau l'atmosphère ! Vous me demandez de rouvrir une plaie qui s'est cicatrisée. Non ! Ça alors, non ! Je ne le ferai pas !

Il s'est mis debout, bien en face de Mour. Celui-ci a essayé de se saisir d'un de ses bras pour le

calmer, mais n'y est pas parvenu. Alors il a élevé une voix menaçante :

– Kéba, ça suffit ! ça suffit, dis-je ! N'oublie pas que je suis ton chef et que je n'accepterai sous aucun prétexte que tu fasses preuve d'irrespect à mon égard !

– Faites ce que vous voudrez ! Faites-moi suspendre et même licencier, je m'en moque, je m'en moque éperdument !

Il s'est dirigé vers la porte. Mour s'est précipitamment levé pour le rattraper. Il est devenu pitoyable, ce Mour ! Un homme que l'on aurait presque cru incapable de faiblesse. Kéba est remué autant par la colère et le mépris que par la douleur de voir un homme dégringoler, aller jusqu'à la bassesse pour des considérations qu'il ne s'explique même pas encore.

– Attends, Kéba... Je t'ai toujours considéré comme un parent, pas comme un simple collaborateur sous mes ordres... Dieu seul sait l'admiration que j'ai pour toi !...

Il a difficilement réussi à ramener Kéba dans le fauteuil.

– Écoute, Kéba... Il peut toujours nous arriver de prendre des mesures qui, après, se retournent contre nous sans que cette éventualité ait frôlé notre esprit auparavant... Ce problème des mendiants, on n'y avait pas assez réfléchi, peut-être aurait-il mieux valu chercher une autre manière de le résoudre, une

manière qui permît de ne pas couper totalement les ponts entre eux et nous... Rassure-toi, je ne t'accuse pas d'avoir mal fait ton travail, au contraire, puisque je l'ai cautionné à cent pour cent et je ne suis pas sujet à des revirements spectaculaires... Seulement, vois-tu, nous avons nos croyances, que nous ne pouvons pas balancer du jour au lendemain, une grande préparation y est nécessaire...

En parlant, Mour a presque réussi à se redonner une contenance, tandis que Kéba a systématiquement refusé de le regarder en face ; il a promené son regard à travers le bureau, sur les fauteuils, sur la table, au plafond, sur la photo du président, sur la moquette et sur les tableaux de maîtres.

– Si j'en suis venu jusqu'à te demander ce que je viens de te demander, a continué Mour, crois-tu que c'est seulement par légèreté ? Nous sommes des hommes, Kéba ; un homme qui se trouverait aujourd'hui dans une situation critique, devant un drame insoluble, à qui l'on aurait prescrit une offrande comme seule voie de salut, cet homme, s'il y croit, que penses-tu qu'il ferait ? Imagine-toi un peu ce que serait l'angoisse de cet homme à qui l'on a appris depuis la plus tendre enfance à décharger ses peurs, ses appréhensions, ses cauchemars, ses craintes dans trois morceaux de sucre, une bougie, une pièce de tissu, toutes sortes de choses enfin, qu'il donne aux mendiants ! Peut-on du jour au lendemain balancer ses croyances ?

Kéba n'a pas ouvert une seule fois la bouche. Qu'aurait-il pu dire d'ailleurs ? Lui, quand il était jeune, a fait partie du monde de ceux à qui on donnait ; il n'a jamais eu l'occasion de décharger une quelconque angoisse dans le fait de donner la charité. Ses angoisses, ses peines, ses malheurs, il les vivait ; sa mère les vivait ; ses frères les vivaient ; ils les subissaient jusqu'à l'oubli. Il ne put donc pas raisonner comme ceux que la charité apaise ; il n'a jamais connu d'autre consolateur que le temps.

Lorsqu'il a pénétré nerveusement dans son bureau après avoir traversé le secrétariat, Sagar Diouf, voyant la veine frontale, les yeux injectés et les tempes battantes, s'est doutée qu'il s'était passé quelque chose. Elle s'est posé mille questions avant de se résoudre à aller lui demander ce qui n'allait pas.

– Il y a seulement que je ne peux pas accepter certaines choses ! Non, je ne tolérerai jamais que l'on me prenne pour un domestique ou un garçon de courses ! Je suis un agent de l'État, au service de l'État et non d'un homme !

– Toi aussi, Kéba, tout le monde sait que tu n'es le domestique de personne !...

– Non justement, M. Ndiaye ne le sait pas. Ce qu'il vient de me dire prouve qu'il ne le sait pas : il me demande, pour des raisons personnelles – tu entends bien ! pour des raisons personnelles ! – que j'aie déterrer les mendiants de je ne sais où, afin qu'il puisse leur donner je ne sais quoi !

L'option de l'État en matière d'assainissement ne compte plus ; ce sont les volontés de M. Ndiaye qui doivent primer. Non, non et non !

– Moi, à ta place, j'adopterais une autre attitude, plutôt que d'opposer ce refus catégorique.

– Quelle attitude ?

– Tu sais, Kéba, tu n'es pas toujours comode... Pourtant, il faut bien que tu saches ouvrir les yeux... Veux-tu que je te dise ce que j'en pense ?

– Dis toujours.

– Voilà. Kéba, tu ne peux pas vivre en dehors de ton temps ni de ta société. Il faut bien suivre le même rythme et ce n'est pas pour rien qu'on dit que dans une société, lorsque les gens dansent d'un pied, il faut danser d'un pied... Ce n'est pas vrai, Kéba ?

– Enfin... Ça dépend !... Tout dépend de là où doit nous mener la danse. Si danser d'un pied doit nous précipiter dans un gouffre, je préfère tenir sur mes deux pieds, c'est plus sûr et de toute façon plus confortable !

Sagar Diouf a ri et a réussi à arracher un petit sourire à Kéba, ce qui l'a encouragée à poursuivre :

– Je suis sûre et certaine que ce que te demande M. Ndiaye est en rapport avec la désignation prochaine d'un vice-président. Tout le monde le dit, et je crois qu'il sera vice-président. Alors il vaut mieux « dialoguer » avec lui... D'autant qu'il ne t'oubliera en aucune manière quand il sera nommé. Au stade

où il est, il lui faut « sortir » des tas d'offrandes ; tu vois bien que ce que je t'avais dit à propos des mendiants est vrai !... Alors, puisqu'il veut voir les mendiants et que tu es le seul à pouvoir l'aider dans ce sens, pourquoi ne pas en profiter ?

– Profiter de quoi ?

– Eh bien, moi, à ta place, je monnayerais mon intervention. L'enjeu est important pour lui ; il n'hésiterait pas à satisfaire tes exigences. C'est ça, la vie ; il faut savoir profiter des situations, et tu ne ferais aucun mal ; regarde comme il a pu s'enrichir alors que c'est toi qui as toujours fait le travail... Sans même avoir l'air de lui faire payer le service qu'il te demande, dis-lui que tu voudrais acquérir une maison plus grande et que pour cela tu sollicites son aide...

Dans le regard que Kéba a posé sur Sagar Diouf s'est manifestée une immense déception, ainsi qu'une profonde indignation. Sans céder au ton orageux auquel on aurait pu s'attendre de sa part en de pareilles circonstances, Kéba, d'une voix presque aphone, a dit à Sagar :

– Je ne me prêterai jamais à ces marchandages sordides, odieux, contraires à la dignité humaine... Tu peux regagner ton bureau.

DANS LA VILLE, une seule préoccupation, un seul sujet de conversation : « le remaniement ministériel et la nomination d'un vice-président sont imminents, et la course sera serrée ! »

Raabi, depuis quelque temps, a analysé les moindres gestes, les moindres réactions de son père ; elle a remarqué aussi que celui-ci est plus assidu que d'habitude à la maison ; il s'enferme des nuits entières – même celles que normalement il aurait dû passer chez sa seconde épouse – dans la pièce aménagée pour les prières, meublée uniquement de tapis d'Orient et d'où s'exhale éternellement une enivrante odeur d'encens. Depuis que Mour a épousé Sine, Raabi n'a pas pu se résoudre à retrouver assez de lucidité ou même quelque savoir-faire pour cacher sa rancœur ; elle réproouve la feinte et l'hypocrisie ; c'est pourquoi elle n'a

jamais été ébranlée par les multiples marques de gentillesse ni par les appels émouvants et réitérés d'un père dont la tendresse ne trouve aucun écho. Elle n'a jamais répondu aux tentatives répétées de Lolli de lui faire entendre raison : « Raabi, tout passe... Il faut savoir oublier. Et, malgré tout, ne perds pas de vue que ton père est ton père, et que tu n'as pas le droit de le juger ; cela ne peut pas te porter bonheur. »

Raabi n'a jamais fourni une explication à sa mère ; chaque fois, elle l'a écoutée, en souriant, pour lui donner l'impression de n'attacher aucune importance à ce qu'elle considérait comme une situation grave.

Un jour, pourtant, voyant l'extrême lassitude de son père, elle a demandé à Lolli :

– Pourquoi mon père est-il si agité ? Est-ce à cause de la rumeur publique qui l'a déjà désigné comme vice-président de la République ?

– *Sa baay dé natoo ko dal* ; il est victime d'un coup du sort. Mais c'est bon. Ces coups du sort sont des épreuves auxquelles le Créateur soumet ses esclaves pour tester leur degré de fidélité et de croyance... Après, ce sera le bonheur.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Lolli a raconté à sa fille toute l'histoire des mendiants, qu'elle connaissait déjà pour en avoir été informée par le journal, la radio, la télévision ; elle lui a parlé aussi du sacrifice prescrit et de la « tra-

hison » de Kéba, « pour qui Mour a tout fait et qui n'aurait jamais eu une si belle situation : bon salaire, voiture, secrétaire, sans le "nez" de Mour. » De tout ce qu'elle a dit à sa fille, Lolli a conclu que les gens sont jaloux et qu'il est plus que nécessaire de se méfier de tout le monde, même de « sa propre ombre ».

– Mais ton père est trop bon ; il n'a jamais de mauvaises pensées vis-à-vis des autres ; son cœur est d'or, et c'est peut-être ce qui le sauvera !

À peine Lolli a-t-elle terminé sa phrase que Mour a fait irruption dans la chambre. Raabi s'est précipitamment levée du lit où elle se trouvait à côté de sa mère, a pris la direction de la porte, évitant de justesse son père qui, ne faisant même pas attention à elle, n'a pas entendu son « bonjour, papa ». Ayant fait quelques mètres en direction du salon, elle a entendu Lolli appeler :

– Sally, Sally !

« C'EST ENCORE LOIN ? » a demandé Mour, bouillant d'impatience.

– Après le goudron, a répondu le chauffeur, il y a un long chemin sablonneux qu'il faudra parcourir sur une longueur d'environ sept à huit kilomètres, avant d'atteindre le nouveau quartier des Parcelles Assainies.

Dès qu'ils ont perdu de vue la route goudronnée, Mour a eu la sensation que la voiture s'égarait dans un désert qui semblait s'étendre à l'infini : paysage tristement nu, sans vie, fouetté par un vent d'une rare violence dont le hurlement se mêlait à la plainte stridente des nuages échappés des dunes de sable, et au mugissement féroce de la mer écumante de colère.

Mour n'a jamais mis les pieds dans ces coins, il en connaissait seulement l'existence par des cartes

géographiques où ils sont colorés en rouge ; ce qui signifie que ce sont des zones libres pouvant accueillir une bonne partie de la population. Il est en train de découvrir d'autres réalités sans même s'en rendre compte ; ni les prouesses du chauffeur, ni les danses sinueuses auxquelles se livre la voiture, ni l'atmosphère opaque qu'il essaie de percer à travers ses verres fumés n'ont retenu son attention ; ce qui l'intrigue, c'est de n'avoir pas encore aperçu d'habitations.

– Sally, tu es sûre que c'est ici ? Tu ne t'es pas trompée ?

Sally s'est légèrement retournée vers l'arrière :

– Bientôt, nous y serons, monsieur.

Le chauffeur a confirmé :

– C'est bien par ici. Les cars que nous croisons en viennent...

Mour est rassuré et peut alors reprendre le cours de ses pensées. Assis de biais dans le coin droit de la banquette arrière, boubou simple et babouches pour mettre les mendiants à l'aise, il songe que sa démarche ne peut en aucun cas échouer : « J'y mettrai le prix... »

« Huit jours après... Est-il convenable qu'une banale pénurie de mendiants me fasse rater le destin national que je suis appelé à jouer ? Un taureau, vingt et un mètres de tissu, sept cents noix de kola, voilà de quoi faire un festin inoubliable... Depuis qu'ils se sont réfugiés dans ce désert, les

pauvres, ils ont dû avoir faim... Non, ils n'auront jamais vu tant de largesses en un seul jour... »

Le chauffeur, en parquant la voiture devant une maison à la clôture badigeonnée en vert, s'est retourné vers son patron :

– Monsieur, on est arrivé. C'est ici, la maison des mendiants.

– Ah ! Tu connaissais donc...

– Oui, oui, monsieur ! Tout le monde connaît ici Monsieur !

– *Assalamu alleykum !*

– *Malikum salam.*

Personne n'a bougé, personne ne s'est préoccupé de savoir qui est l'hôte qui vient de garer devant la maison une voiture de gros calibre. On est maintenant habitué à ce genre de visites. Nguirane Sarr, costumé, cravaté, continue de faire échapper de sa guitare des airs mélancoliques ; il chante l'hymne d'amitié qu'une petite fille avait naguère composé pour immortaliser son compagnon, l'hippopotame, tombé sous les balles d'un chasseur cruel.

Salla Niang, sur sa natte, foulard noué en pente au sommet de la tête, jambes étendues et croisées, long cure-dents au coin de la bouche, joue aux cauris. Et puis, il y a toute cette foule de mendiants qui remuent, bavardent, dorment ou se grattent au milieu des piailllements continus des tout petits enfants qui s'ébattent sur le sable de la cour.

Le spectacle a frappé Mour. Étonnement plutôt que compassion. Il n'a jamais reçu, en une seule projection et simultanément, le tableau noir de tant d'infirmités, de délabrements et de décomposition humaine d'où se détachent, il est vrai, quelques zones de lumière, comme cette Salla Niang, dont le visage brille comme un buste d'étain façonné par un maître sculpteur. Par une association d'idées qui s'est imposée à son esprit, il s'est mis à songer à certains quartiers mal famés de la Ville, à certains bidonvilles au milieu desquels se dressent, châteaux solitaires, quelques constructions d'un luxe criard.

– *Mba jamm ngéén am ?* Avez-vous la paix ?

– *Tabarak Allah !* Nous rendons grâce à Dieu !

– Qui est le maître de maison, ici ?

C'est à ce moment seulement que Salla Niang a levé les yeux sur le visiteur :

– Qu'est-ce qu'il y avait ?

– Je voudrais parler au maître de maison.

– Me voici !

Une voix de trompette, claire et limpide comme une veine d'argent en fusion. Mour a observé un moment de silence, s'est ensuite demandé quel genre de liens pouvait bien exister entre cette dame et ces mendiants.

– Ce qui m'amène concerne les mendiants...

– *An...*

Mour se serait senti plus à l'aise si on l'avait

invité à s'asseoir, mais Salla Niang n'en a rien fait. Elle a demandé à Nguirane de s'approcher et aux autres d'écouter « l'hôte qui veut nous parler ».

Depuis son arrivée, Mour a pu remarquer les entrées et les sorties fréquentes ; il a vu des gens offrir l'aumône au premier mendiant rencontré ; il en a vu d'autres faire le tour des *boroom bàttu*, les scruter un à un sans qu'ils en soient choqués le moins du monde, et enfin offrir le don à l'élu. Il s'est dit que peut-être ces gens n'étaient pas aussi misérables qu'on pouvait bien le penser. « Mais alors, comment utilisent-ils tout ce qu'ils reçoivent ? Pourquoi certains d'entre eux n'aspirent-ils pas à plus de décence, plus de propreté ? Se seraient-ils confondus avec le masque qu'ils étaient obligés de porter pour exciter la pitié des gens au point que maintenant, leur situation s'étant visiblement améliorée, ils continuent à jouer le jeu de la misère et de la famine ? »

– La raison de ma visite en ces lieux, la voici : j'ai un sacrifice très, très important à faire. C'est à vous que je vais l'offrir, mais je ne peux pas vous l'apporter ici. Il faut que demain matin, demain matin seulement – cela ne durera que quelques heures – il faut que demain vous alliez vous aligner à vos points stratégiques. Alignez-vous à tous les coins de la Ville ! Comme vous le faisiez avant, devant les marchés, les hôpitaux, les feux rouges, les bureaux, les dispensaires, les banques, les bou-

tiques, à travers toute la Ville, aux quatre coins de la Ville. Vous recevrez des dons de moi, des dons qui ne vous feront pas regretter de vous être déplacés. Et puis, il y a si longtemps que vous êtes tapis ici, comme si vous n'étiez pas des êtres humains. Pour une fois, reprenez la rue pour vous dégourdir au moins les jambes !

Sans les rires qui ont fusé de partout, Mour aurait poursuivi son discours ; il a été pris, sans s'en rendre compte, par le démon de l'éloquence qui faisait qu'il remuait et électrisait les foules dans les arènes politiques.

– Aller dans les rues, cela peut-il être ?

– Maintenant que nous sommes en paix, nous exposer encore aux tracasseries !

– Ça *dey*, ce serait retourner volontairement dans un enfer d'où Dieu nous a sortis !

– Que Dieu nous en préserve ! Qu'Il nous en préserve ! *Yalla Téré !*

– Vous ne risquez rien, absolument rien ! Je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien. Il s'agira seulement d'aller prendre ce que je vous ferai donner, et vous ne le regretterez pas !

Mour a voulu délibérément exciter la cupidité de certains d'entre eux, mais il ne semble pas qu'il ait encore réussi.

– D'ailleurs, dit Nguirane Sarr, toi qui nous parles et qui nous garantis la sécurité, qui es-tu ?

– Je suis le directeur général du service de la

Salubrité publique, c'est moi qui commande à tous ceux qui pourraient vous créer des ennuis.

– *An...* C'est toi Mour Ndiaye dont on parle à la radio tous les jours ?

Le cœur gonflé de fierté, Mour a répondu à Nguirane :

– Oui, c'est moi. Ne craignez rien.

La nouvelle est aussitôt diffusée à haute voix à travers l'assistance : « C'est Mour Ndiaye », « C'est Mour Ndiaye qui est venu et qui nous parle » ; « *Ngóór si ñëw*, Mour Ndiaye *la...* »

Salla n'a pas encore ouvert la bouche. Elle se contente d'observer la scène. Nguirane Sarr s'est levé, a posé sa guitare sur la chaise sur laquelle il était assis, a rajusté sa veste et sa cravate et a dit sur un ton moqueur, irrespectueux même aux yeux de Mour :

– Ah patron, vous qui nous avez chassés, aujourd'hui vous venez nous chercher ! Quelle peut en être la raison *Waay ?*

Sourire complice de Salla Niang.

Mour est surpris par l'audace de ce mendiant ; il n'aurait jamais pu penser que tant d'effronterie dans le ton et dans la mise pût habiter un simple aveugle qui ne compte que sur les autres pour vivre : « Voilà qu'ils se mettent à nous narguer maintenant. » Mour a presque failli céder à la tentation de le remettre à sa place, mais il s'est vite rappelé qu'il était dans l'obligation de contenir son

irritation et d'essayer d'établir un dialogue pacifique entre lui et ses interlocuteurs. Poussé par la hantise de l'échec et harcelé par l'idée fixe du sacrifice (« huit jours après, la Vice-Présidence ») il a volontairement choisi de jouer la carte de la mauvaise foi :

– Nous pouvons nous entendre, les gars. M'avez-vous jamais vu intervenir directement, en personne, dans la guerre qu'on vous a faite ?

Mutisme général.

– Nous, les chefs, nous sommes vulnérables ; on nous met tout sur le dos, et Dieu seul sait que nous ignorons la moitié des actes que commettent nos agents ; ils en font à leur tête et on dit toujours que c'est le chef... Mour s'est rendu compte que ses tentatives de justification n'ont suscité aucun intérêt, alors il a poursuivi :

– Vous avez des postes radio, n'est-ce pas ? Vous écoutez tous les jours la radio, vous avez donc entendu, durant toute la semaine passée, les émissions consacrées à la campagne d'information des citoyens et plus particulièrement de ceux qui doivent percevoir des pensions... Vous avez appris ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

Personne n'a répondu aux questions de Mour. Celui-ci a essayé de déceler une réaction quelconque de la masse silencieuse ; il s'est ensuite retourné vers Salla Niang et vers Nguirane Sarr, tous ont semblé n'avoir même pas entendu ce qu'il venait de dire. Il a alors poursuivi :

– Vous savez que de vils individus dépossédaient les veuves, ce qui est contraire à la religion et à la morale. Ces pauvres femmes, pour obtenir qu'on s'occupât de leurs papiers, payaient d'avance des sommes considérables à des agents de l'État payés par l'État pour ce travail. Pensez-vous que leurs chefs étaient au courant ? Non ; assurément non, puisqu'ils ont été sévèrement punis lorsque l'Administration a été saisie des transactions inhumaines auxquelles ils se livraient. Figurez-vous que les veuves qui n'avaient pas d'argent pour payer d'avance étaient d'emblée mises en contact avec des « prêteurs » qui leur avançaient les sommes demandées avec lourds intérêts et reconnaissances de dettes – on leur faisait signer des papiers qui prouvaient qu'elles devaient de l'argent ! – et après mille démarches, mille allers et retours vains, mille promesses, ces pauvres veuves passaient au guichet, mais pour se retrouver ensuite nez à nez avec des créanciers qui leur prenaient parfois la totalité de leur pension. Tout cela par la faute d'agents sans scrupules, agissant à l'encontre des directives de leurs chefs... Vous voyez que cette histoire est encore plus grave que la vôtre... Oui, plus grave, en ce sens que vous, au moins, vous êtes ici et que vous trouvez malgré tout à vous nourrir. Mais une veuve, une femme toute seule, qui souvent ne travaille pas, sans appui, avec toute sa famille !... Leur calvaire a cessé seulement le jour où les chefs ont été mis au courant...

Le silence pesant qui a suivi cette envolée de Mour l'a profondément déçu. Son histoire n'a pas convaincu les mendiants, pas plus qu'elle ne les a émus. Mour a alors préféré jouer cartes sur table :

– Puis-je compter sur vous demain matin ? Je suis prêt à satisfaire toutes vos exigences !

Là, il a entendu de part et d'autre un murmure qui lui a donné un peu d'espoir. Il a de nouveau regardé Nguirane Sarr, qui s'était déjà rassis, la guitare posée sur les genoux. Mour se décide à l'interpeller avec familiarité :

– *Boroom* guitare, que dis-tu ?

– Là où vous nous demandez de retourner, c'est vous qui nous en avez chassés !

Mour est ennuyé. Très ennuyé. Au bord du désespoir. Mais il faut tenir bon, il faut gagner la bataille. Pas d'échec...

« Huit jours après... Et ils sont là, devant moi, d'eux dépend aujourd'hui mon destin... Mais cet aveugle, quel entêtement, alors !... Dieu fait bien les choses, Lui seul sait pourquoi Il a ordonné le monde comme Il l'a fait... Car cet aveugle, s'il avait les yeux ouverts, aurait été un phénomène !... »

– *Boroom* guitare, tu n'as pas compris tout ce que je viens de vous dire ! Ce sont mes agents qui ont exagéré !

– Ils ne se sont pas contentés de nous chasser, ils nous ont traqués, fouettés, battus comme des chiens.

– Ce sont des inconscients et des inhumains ! Je n'ai jamais été au courant de ces actes sauvages ! Descendez demain dans la rue, vous verrez s'ils vous toucheront !

– Vous nous en avez chassés !

À présent Salla Niang a trouvé la scène divertissante. Mine déconfite de Mour, air grave de Nguirane. Indifférence de l'assistance. Elle a laissé échapper des éclats de rire : « Quel menteur, quel sacré menteur !... Mon ancien patron, qui menait une campagne ardue contre les marabouts, si ses innombrables marabouts l'avaient acculé, il aurait nié être le principal animateur de la campagne anti-marabouts... Mais pourquoi portent-ils un boubou à double face ?... Pourquoi ne restent-ils pas et ne se montrent-ils pas tels qu'ils sont ?... *Nii ñoo sew*, ils sont petits ; là où leurs intérêts ou leur ambition les porte, ils vont, fût-ce chez les diables. »

Elle a pris la décision de se débarrasser de Mour. Celui-ci, visiblement, est à bout de forces ; elle n'a pas pitié ; le comique tourne à la dérision, ça l'agace :

– Monsieur Ndiaye, tu peux partir. Demain, si cela plaît au Créateur, tous les mendiants iront s'aligner à leurs anciennes places.

Mour a senti comme un énorme poids se dégager de sa poitrine. Il a respiré enfin !

– Ils iront s'aligner ?

– Pour sûr, a répondu Salla, ils iront...

– Merci, ma sœur. Tu vois, nous sommes tous pareils, nous sommes tous de même condition car nous sommes des hommes ; nous devons donc trouver en toute occasion un terrain d'entente. Merci, ma sœur.

Quand il a à nouveau franchi le seuil de la maison, Salla s'est empressée de dire à ses confrères :

– Ne bougez pas d'ici ; que personne ne bouge jamais d'ici ! Demain, à cause de nous, il mordra la poussière !

Nguirane Sarr est saisi d'un rire fou, fou, fou, entraînant tous ses confrères dans une hilarité générale. Lorsque tout ce monde s'est réjoui de ce qu'ils ont appelé la « folie » de Mour (« c'est parce qu'il est fou qu'il a osé venir jusqu'à nous ») Nguirane Sarr, très, très bouffon cette fois-ci, a dit, en mimant des coups donnés avec la plus grande énergie :

– *Bilaay Salla yaa mana xeex* Tu as l'art d'administrer des coups de fouet sans même lever le plus petit doigt : *fi-i-i-w ! fi-i-i-w ! fi-i-i-w !* Il s'en tirera, le pauvre, avec quelques maux de reins. Pas grave.

MOUR A ACHETÉ à prix d'or le meilleur taureau qu'il a trouvé au marché aux bestiaux. Quand il a formulé des préférences quant à la couleur de la robe, les marchands, en gens avertis et expérimentés, ont d'emblée deviné la destination du taureau et ont spéculé sur la valeur, mais Mour ne s'est nullement senti écorché car il aurait payé à n'importe quel prix son taureau à robe fauve.

Le lendemain, avant même la prière de l'aube, les deux bouchers experts qu'il avait convoqués ont abattu l'animal, l'ont dépecé en un clin d'œil et ont rempli deux grandes bassines de viande bien grasse. De sa fenêtre, malgré l'heure matinale, Raabi a assisté à toute la scène, moins attirée par l'abattage du taureau – c'était un spectacle auquel on assistait régulièrement dans la maison depuis quelques années – que par l'ardeur de son père, qu'elle voyait

pour la première fois participer directement aux opérations. Mour, tout essoufflé, se démenait, soulevait de gros quartiers de viande qu'il coupait en plus petits morceaux. Ensuite il a pris une grande pièce de toile cirée, l'a étalée sur le sol, et y a aligné onze rangées de sept tas de viande ; il n'a voulu associer personne à ce travail de partage : « Non, laissez, sinon je risque de m'embrouiller. » Raabi l'a vu compter et recompter plusieurs fois le nombre de tas avec un air de dévotion ; et en observant son père, en regardant ses habits blancs tout maculés de sang, en le voyant courbé, allant et venant pesamment et mettre à lui tout seul les soixante-dix-sept tas de viande dans soixante-dix-sept sachets de cellophane rangés soigneusement dans des *bóóli**, elle a essayé de chercher une explication à tant de zèle et elle n'a pas pu en trouver, n'ayant pas été mise au courant du délai que Kifi Bokoul avait fixé à Mour, car celui-ci, s'il avait raconté à Lolli tout son entretien avec Kifi Bokoul, avait volontairement omis de lui parler du délai : c'était si beau, si proche, que par superstition il avait peur d'en dire un mot.

Mour a chargé dans une camionnette les soixante-dix-sept tas de viande, les sept cents noix de kola, et les trois fois sept mètres de tissu blanc non soyeux. Le cœur gai, il s'est installé à côté du

* Grande assiette creuse.

chauffeur, s'étant affecté le rôle de distribuer les paquets au fur et à mesure qu'il rencontrerait les mendiants : « Je n'aurai qu'à plonger ma main dans les *bóóli* et comme ça Koulé n'aura même pas à s'arrêter longuement... juste le temps de ralentir un peu... »

Dans le quartier, personne ; personne devant la boulangerie, personne devant la pharmacie, pas de mendiants devant l'épicerie. Mour en est quelque peu contrarié ; il aurait bien sûr souhaité que les mendiants, ce matin, « aient songé à venir jusqu'ici », mais il sait que le lieu n'a jamais été vraiment fréquenté.

– Koulé, prends la direction du Grand Marché !

Avant, le Grand Marché constituait le quartier général des mendiants quand on les chassait de leurs points stratégiques du centre de la Ville.

Au Grand Marché, personne ; pas de talibés, pas de mendiants, pas de *bàttu*. Le cœur de Mour s'est mis à battre avec plus de rapidité. Il s'est refusé à désespérer, il a pensé à l'assurance avec laquelle « la dame qui est avec les mendiants » lui avait dit que ceux-ci iraient s'aligner dans les rues. « Non, elle ne peut pas m'avoir menti, non. »

– Koulé, avançons un peu vers les grandes artères, là où il y a de nombreux feux rouges, ensuite tu iras devant les mosquées, car, comme on est vendredi, peut-être qu'il y en a qui sont allés devant les mosquées.

Aux feux rouges, devant les mosquées, pas de mendiants, pas de talibés, pas de *bàttu*. Mour sent alors comme un poids dans la poitrine, il a du mal à respirer, il lui semble que ses oreilles bourdonnent.

– Faisons à nouveau tout le tour de la Ville. Ils habitent loin, peut-être qu'ils n'ont pas pu trouver si tôt des moyens de transport...

– C'est possible, répond Koulé, là où ils habitent, c'est tout un problème de trouver un car de bonne heure. Quand on en aperçoit un à cinq cents ou six cents mètres, toute la foule qui attendait devant l'arrêt part en courant à l'assaut du car et celui-ci est vite rempli ; ce ne sont donc que les hommes valides qui sont les premiers servis... Les mendiants et les femmes sont trop faibles pour affronter cette bousculade, qui souvent d'ailleurs dégénère en bagarre.

Les paroles de Koulé ont mis du baume dans le cœur de Mour :

– Oui, cela doit être ça ! Le manque de cars !... Ah oui, ça aussi, c'est un problème... La grande masse des travailleurs habite en effet ces quartiers périphériques...

– Il y en a qui sont debout dès quatre heures trente pour pouvoir arriver à l'heure au travail...

– Koulé, fais un tour du côté de l'hôpital central !

À l'hôpital central, pas de mendiants, pas de talibés. Toute la Ville ratissée, pas de *bàttu*.

Le globe doré du soleil a dissipé le voile de brouillard qui recouvrait l'atmosphère et libère à présent des flèches incandescentes à travers la Ville, éblouissant Koulé lorsqu'il s'engage dans certaines directions.

Le doute n'est plus permis maintenant que, sur la demande de Mour, Koulé s'est garé pendant deux bonnes heures au Grand Marché, devant l'arrêt des cars qui desservent le quartier des mendiants. Aucun mendiant n'est descendu des cars.

Mour est profondément accablé en même temps qu'une grande colère l'envahit : « Ils sont fourbes, hypocrites, menteurs ! Voilà pourquoi ils en sont réduits à mendier... Chacun n'a que ce qu'il mérite !... »

Que faire des soixante-dix-sept sachets de viande, des sept cents noix de kolas, des trois fois sept mètres de tissu blanc non soyeux ?... « Ils m'ont abusé, ils m'ont délibérément abusé !... Cette femme m'a menti sans vergogne !... Ils me le paieront bien un jour... Je leur ferai mordre la poussière dès que j'en aurai l'occasion... les rustres ! »

Que faire ?... « Pour le moment la force est de leur côté... »

– Koulé, allons voir dans leur maison !

L'animation du Grand Marché : grappes humaines déferlant de toutes les directions ; brouhaha interminable ; appel des marchands ; vente à

la criée, disputes et injures des badauds et des col-porteurs, mais aussi éclats de rire çà et là ; tendres couleurs de fruits et légumes entassés le long des trottoirs ; teintes chatoyantes des objets multicolores qui garnissent les étals ; bigarrures des majestueux boubous des dames et des hommes qui déambulent autour du marché.

Le long des rues, un défilé incessant de travailleurs pressés, d'écoliers insouciantes, de ménagères dynamiques qui, malgré le poids du panier à provisions, accélèrent le pas – juste ce qu'il faut cependant pour ne pas faire subir des secousses à la petite créature attachée au dos et qui dort du sommeil des innocents.

La Ville tout entière est à présent inondée d'une vive et chaude clarté. Le tapis de goudron se déroule à une vitesse vertigineuse sous l'accélérateur de Koulé ; il brille et fait entrevoir au loin des nappes limpides qui ne sont que mirages.

Mour n'a rien vu de cela. La piste de sable. Un désert qui semble sans oasis et sans frontière. Mour est au comble de l'énervement. Aujourd'hui, il a senti les secousses ; la camionnette est moins stable que la Mercedes ; à plusieurs reprises il a dû se pencher vers l'arrière pour arranger les sachets qui menaçaient de tomber.

La maison des mendiants. Toute la confrérie est là, littéralement envahie : l'aumône du matin qui arrive. Pour plus de discrétion, Mour a demandé à

Koulé de faire demi-tour et de se mettre un peu à l'écart, le temps que l'affluence diminue.

– Il n'y a même pas ici un arbre à l'ombre duquel on pourrait se mettre. Vous risquez d'avoir chaud au soleil, s'est inquiété Koulé.

– C'est rien, ça ne fait rien.

L'intérieur de la voiture est transformé en fournaise malgré les vitres baissées. L'inconfort dans lequel se trouve son patron afflige Koulé ; il a essayé tous les sujets qu'il pouvait se permettre : la chaleur qui promet d'être intenable ; l'éloignement du quartier qui ne décourage pas les gens ; l'exagération de ceux-ci, car au lieu d'offrir leur sacrifice et de repartir ils restent une éternité à s'occuper d'affaires qui ne les regardent même pas.

À toutes ses tentatives d'engager la conversation, Mour a répondu brièvement.

– Monsieur, voulez-vous que j'aille vous chercher à boire dans la boutique du Maure ?

– Oui, ça oui, tiens ! Prends-moi n'importe quoi, Coca, Judor ou autre.

Quelques instants, et Koulé est revenu :

– Je vous apporte une limonade, mais elle n'est pas glacée ; il dit que la glace n'est pas encore arrivée...

– Bien. Ça ne fait rien.

Il est presque midi lorsque Mour fait son entrée dans la maison des mendiants. Avec rancœur, il a

regardé assez longuement Ngurane Sarr pinçant sa guitare dans un coin, juste à l'entrée. Il a cherché des yeux Salla Niang, et l'a aperçue au fond de la cour, devant son fourneau. Enfin il a salué et on lui a répondu par un murmure indistinct. Il a avancé, suivi de Koulé, jusqu'à Salla Niang. Il a essayé de maîtriser sa colère, mais n'a pas réussi à freiner le battement accéléré qui soulève sa poitrine, et Salla Niang s'en est vite aperçue.

– Bonjour, ma sœur ; as-tu la paix ?

– Je rends grâce à Dieu. *Tabarakala.*

Mour est frappé – désagréablement frappé – par l'indifférence qu'affiche Salla Niang. Celle-ci continue à activer son fourneau, sans lever les yeux, « comme si ce n'est pas elle qui, hier, m'a fait une promesse ferme et cependant non respectée !... Même pas une explication, ou... attend-elle que je lui en demande une ?... Il y a des aberrations dures à avaler... Ces gens que je n'aurais jamais côtoyés s'il n'y avait eu ce sacrifice... et qui sont peut-être les seuls, à travers toute la Ville, à oser me recevoir avec si peu de considération... Mais aujourd'hui, c'est moi qui ai besoin d'eux... Il va falloir tout supporter d'eux... »

Mour est debout comme un piquet devant Salla Niang, qui a maintenant ouvert la marmite et a jeté dans l'huile très chaude des oignons, puis un bol de pâte de tomate étendue à l'eau ; elle remue, remue sans cesse la sauce bouillante ; on dirait

qu'elle ne voit pas Mour, ni le chauffeur en livrée derrière le patron, à quelque deux mètres.

« Tout supporter d'eux. Négocier, dialoguer, pour arriver à mes fins... Le jour où je les aurai... »

– Ma sœur, j'étais venu voir ce qui a retenu les gars... Ils avaient promis d'aller occuper leurs anciennes places, à la Ville.

Au bout de quelques secondes, Salla a daigné lever les yeux sur Mour : « Ce qui les a retenus ? Je ne le sais pas. Demande-le leur ; ils sont des adultes et je ne suis pas leur mère. »

Mour est surpris par le ton agressif de Salla. Il fait encore un effort pour n'en rien laisser paraître. Sur un ton conciliant, le sourire aux lèvres, il a dit à Salla : « Ce que tu dis est vrai. Mais si j'ai jugé bon de m'adresser à toi, c'est seulement parce que c'est avec toi que j'ai parlé hier... Ce matin, en ne les voyant pas, j'ai réalisé que je ne leur avais pas donné de quoi prendre le car ; c'était un oubli de ma part ; tout cela, c'est ma faute. »

Puis, se retournant énergiquement sans laisser à Salla Niang le temps de répliquer, Mour a cherché des yeux l'endroit idéal d'où il pourrait s'adresser à l'assistance et être entendu de tous.

– Les gars, je vous salue !

Sans attendre de réponse, et pour les prendre de vitesse, Mour a plongé la main dans la poche de son boubou, en a sorti des liasses de billets de banque, et les a jetées en direction des mendiants ;

aussitôt une grande partie de la foule s'est levée pour saisir au vol les billets tournoyant au gré du vent. On se bouscule et on crie :

– L'argent vole ! L'argent vole !...

– C'est pour prendre le car ; ainsi, vous pourrez aller à travers la Ville et vous aligner dans les rues, n'est-ce pas ?

Comme électrisée, la foule saute, rit, et quelques-uns louent même la générosité de Mour.

– Oui, oui, nous viendrons !

Même les aveugles se précipitent dans la ruée ; la plupart n'ont aucune chance devant ceux qui ont le plein usage de leurs yeux ; quelques-uns, guidés par on ne sait quel flair, ont réussi à attraper au vol très laborieusement quelques billets. Mour, voyant l'effet qu'il a produit, pénètre dans la mêlée ; la foule l'assaille maintenant et grouille comme un essaim d'abeilles autour de lui ; les bras sont haut levés et font penser à une armée de basketteurs attendant passionnément une balle suspendue au-dessus du panier ; Mour jette à pleines mains les liasses :

– Vous viendrez, n'est-ce pas ?

– Sûr que nous viendrons. Dès cet après-midi, nous viendrons !

– L'argent vole, vole, vole.

– Venez, vous ne le regretterez pas ; je vous garantis que vous ne le regretterez pas.

Les billets de banque pleuvent. Mour est heu-

reux de voir que Salla Niang est dans la mêlée ; c'est bon signe, pense-t-il. Pour l'adoucir davantage, pour l'amener dans de meilleures dispositions à son égard, Mour a lancé dans sa direction toute une liasse afin qu'elle se serve abondamment et sans difficulté. Dans le large sourire de Salla Niang, qui a même perdu son mouchoir de tête dans la bousculade, Mour a vu une victoire indéniable à son actif. Il jubile. C'est seulement en cet instant, pense-t-il, qu'il a réussi à briser le mur qui se dressait entre lui et les mendiants.

Ahuri, Koulé assiste à la scène en spectateur muet. Tant d'argent gaspillé ! Le patron qui se prête à ce jeu de cirque au milieu des mendiants ! Koulé ne quitte pas Salla Niang des yeux ; il la déteste pour son comportement de tout à l'heure envers son patron. « Et pourtant elle s'est ruée sur l'argent. » Koulé a pitié, profondément pitié de son patron.

Lorsque le calme est revenu, Mour s'est encore adressé à l'assistance :

– Aussitôt après la prière de *Tisbaar**, je parcourrai la Ville pour vous donner l'aumône. Vous y serez, n'est-ce pas ?

– Nous y serons. Oui, oui, nous y serons, lancent plusieurs voix.

* La prière de la mi-journée.

En regagnant la porte, Mour a eu un sursaut : il a vu « l'aveugle effronté à la guitare » toujours assis sur sa chaise, la guitare sur les genoux, et immobile comme un bloc de pierre. Visiblement, il n'a pas bougé.

« Tant pis pour lui, songe Mour. Les autres se seront rempli les poches. »

La camionnette semble moins inconfortable maintenant. L'excitation nerveuse a fait place à l'allégresse que procure le triomphe dans un combat difficile.

– On leur donne tout, explique-t-il à Koulé, mais pas des billets de banque froufrounants.

Les flèches ardentes du soleil, c'est Koulé qui en souffre à présent.

– Koulé, allons chez Sine. Comme ça, après la prière, nous ferons la tournée.

C'est sans rancune que Mour pense maintenant aux mendiants : « Au fond, ils ne méritent peut-être pas notre mépris... De toute façon on ne les méprise que si l'on n'a pas besoin d'eux... Il faudra leur faire retrouver leur qualité de citoyens à part entière... Créer des structures qui leur permettront de s'intégrer... Mener à leur endroit une vaste campagne d'éducation... Ils ont besoin d'être éduqués, comme d'ailleurs une grande partie de la population... Non, ils ne sont pas les seuls à être à l'écart... »

La maison que Mour a affectée à Sine est une somptueuse villa située sur la Corniche ; on y res-

pire à longueur de journée un air chargé d'effluves marins. Le grincement du lourd portail en fer a tiré Mour de l'état de somnolence dans lequel il était plongé en pensant à une société où la mendicité ne serait ni l'expression d'un besoin ni la manifestation d'une certaine cupidité. Il avait pu voir, dans une ville du nord du Pays, le cas extraordinaire d'un mendiant qui attirait le respect et l'admiration de toute la population. L'homme ne mendiait qu'une fois par semaine, la nuit du jeudi au vendredi.

C'était pour lui l'occasion de glorifier la puissance de Dieu et de chanter la gloire du Prophète. Lorsque sa voix envoûtante retentissait jusque dans les cœurs, les gens, qui pendant une semaine avaient attendu cet instant et avaient déjà préparé l'aumône, se précipitaient avec ferveur sur le seuil de leur maison, où il ne restait que quelques petites minutes, pour lui offrir argent, riz ou mil ; ils pouvaient alors admirer le très grand vieillard habillé majestueusement d'un ample boubou blanc ou bleu indigo crissant d'amidon porté sur un *turki* aussi ample dont une espèce de languette, au niveau de l'encolure, venait s'appliquer contre la pomme d'Adam de l'honorable aveugle appuyé sur sa canne.

Mour a trouvé Sine dans la salle à manger, à table, attendant son café et cigarette à la bouche. La rage avec laquelle il a hurlé en direction de Sine exprime une douloureuse exaspération.

– Sine, je t'ai dit que je n'aime pas te voir fumer.

Je t'ai formellement interdit de fumer et je pensais que tu l'avais compris !

Pour toute réponse, Sine s'est contentée d'aspirer longuement sa cigarette et de lâcher nonchalamment une longue traînée de fumée en direction du plafond.

– Sine, n'est-ce pas à toi que je m'adresse ! Je veux que tu m'écrases cette cigarette !

En même temps qu'il a ainsi tonné, Mour s'est avancé vers Sine et a fait voler la cigarette, ainsi que la tasse de café qu'un garçon venait de poser sur la table. Les rideaux blancs de la fenêtre ainsi que le boubou de Mour en sont éclaboussés. Sine s'est alors levée, évitant d'être salie ; elle a fixé Mour, le regard insolent, et a crié à son tour :

– Si tu crois que j'accepterai d'être planquée ici comme un meuble et de ne recevoir que des interdictions et des ordres, tu te trompes ! Je suis une personne et non un bout de bois !

– Mais tu dérailles, Sine ! Tu ne sais plus ce que tu dis...

– C'est toi qui divagues ! Que crois-tu ? Que je suis ici pour subir tes caprices ? Non ! Je suis ton épouse, traite-moi comme ton épouse ! Vraiment, Mour, tu dois déchanter si tu crois que j'accepterai que tu me traites comme un vulgaire objet ! Monsieur disparaît des jours et, quand il réapparaît, c'est pour me donner des ordres ! Ah non, Mour ! Va faire cela à ta Lolli, moi je ne suis pas un mouton !

– Lolli est une femme digne, respectable ! Je pense que si tu t'étais regardée dans une glace, une cigarette à la bouche, tu verrais à quel point tu te déprécies ! Ta tête presque rasée, ce rouge à lèvres, tout cela m'irrite !

– Nous ne parlons pas le même langage ! Nous ne parlerons jamais le même langage...

– Parce que tu sînges des habitudes et des manières d'être qui ne collent pas à ta peau !

– Non, parce que tu raisones en homme du Moyen Âge. Et puis, réfléchis un peu, quand nous nous sommes mariés, c'est comme ça que tu m'as trouvée. Maintenant, tu veux que je change tout simplement parce que je suis devenue ta femme. C'est illogique ! Tu devrais pouvoir me supporter telle que tu m'as trouvée.

Mour en a lourd sur le cœur. C'est vrai que c'est seulement quelques mois après son mariage avec Sine qu'il s'est rendu compte que certaines choses le mettaient mal à l'aise, le choquaient même, mais il avait toujours espéré qu'il pourrait faire entendre raison à son épouse, car il avait pensé être arrivé à lui faire abandonner la cigarette, le rouge à lèvres et les pantalons trop serrés.

« Si aujourd'hui elle s'est remise à faire ce que je déteste le plus, c'est incontestablement qu'elle a voulu me provoquer... Je suis tombé dans son piège... Je n'aurais pas dû... »

Mour a longtemps attendu un déjeuner qu'on

ne lui a pas servi. Le ventre creux, la tête un peu lourde, il a dû se résoudre à prier et à reprendre la camionnette à côté de Koulé.

*

Une chaleur de canicule en ce début d'après-midi. Mour sent comme des braises à ses tempes. Il a demandé à Koulé de commencer par le Grand Marché. Ils ont ensuite fait le tour des trois hôpitaux que compte la Ville ; puis ils ont visité chacune des innombrables mosquées ; ils ont fait toutes les places et tous les points stratégiques des mendiants, mais ceux-ci ne sont pas allés au rendez-vous. Ils ont poursuivi leur grève sur l'ordre de Salla Niang.

Après la dernière visite de Mour, certains d'entre eux, attendris par les supplications d'un homme qui ne semblait pas du tout méchant, et soucieux de respecter le pacte qu'ils avaient signé ensemble – lui leur donnait son argent et eux leur parole –, avaient décidé d'aller s'aligner dans les rues. Avec la dernière énergie, Salla Niang les a harangués :

– Quoi ? Il n'en est pas question ; il n'en est nullement question ! Parce qu'il nous a jeté son argent, on doit céder à sa volonté ! Non ! S'il a jeté l'argent, c'est parce qu'il en a plein les poches ; c'est parce qu'il peut se permettre de le jeter à pleines mains. Ce que nous en avons récolté, c'est notre

chance ; *sunu wërsëk la* ! Si vous descendez dans les rues, vous apparaîtrez comme de viles créatures sans foi, sans vergogne, sans détermination... Souvenez-vous de tout ce qui vous a poussés à vous terrer ici ! Non, que personne ne bouge d'ici !

La camionnette a tourné, tourné, tourné. Koulé, sentant la douleur et la colère de son patron, n'a pas osé lui demander ce qu'il convenait de faire. Il a fait tourner la camionnette en se demandant parfois si Mour s'est rendu compte qu'ils ont fait plus de dix fois le tour de la Ville : Grand Marché, hôpitaux, mosquées, places publiques, devantures de magasins, enfin les moindres coins de la Ville. Point de mendiant, point de *bàttu*. Le soleil qui descend, descend, descend... Le crépuscule qui s'annonce.

– Koulé, retourne dans leur maison. Allons leur donner cette viande.

– Pardon, monsieur ?

– Je te dis d'aller dans la maison des mendiants. Cette viande, on ne peut pas la garder toute la nuit avec cette chaleur. Allons la leur donner.

– Bien, monsieur.

– Tu me déposeras ensuite chez Sine. Demain, à quatre heures et demie, tu viendras me prendre pour me conduire au village où tu avais conduit le petit homme – le petit Serigne – au boubou bleu et au grand chèche.

– Oui, monsieur... D'ailleurs, le mieux est que

NE PEUT ÊTRE VENDU

j'aille avertir ma famille et que je revienne passer la nuit à la maison pour éviter tout retard.

Mour n'a saisi que très vaguement les paroles de Koulé. Sa pensée naviguait déjà entre la malhonnêteté des mendiants, l'impudence, non, le cynisme, de « cette dame qui les manœuvre sûrement et qui est une véritable vipère, l'insolence de "l'aveugle effronté" et la folie de Kéba Dabo. »

« Tous mes ennuis viennent de ce que j'ai choisi comme auxiliaire Kéba Dabo... Pour ce genre de travail délicat, j'aurais dû choisir un homme plus mûr qui aurait su résoudre le problème par le dialogue... Kéba est un exalté... Un jour, il se cassera le nez... »

Lorsque Koulé lui a ouvert la portière de la camionnette, Mour s'est dirigé d'un pas lourd vers le salon. Fourbu, il s'est laissé tomber dans un fauteuil, n'ayant même pas la force de monter dans sa chambre et de se changer.

Il n'a gardé aucune rancune à Sine. Après la dispute, au moment où il prenait place dans la camionnette pour la tournée de *Tisbaar*, il s'était dit qu'il n'aurait pas dû s'absenter le temps de son « tour ». « Pour une femme, c'est quand même vexant... »

Il s'était reproché aussi de ne lui avoir donné aucune explication. Il était arrivé à la conclusion que tous leurs malentendus viennent de leur grande différence d'âge et que, pour cela, il était de

son devoir, à lui, le plus âgé, de faire certaines concessions dans la mesure où celles-ci ne nuisent pas à son autorité et ne portent pas atteinte à sa respectabilité.

– Monsieur, le dîner est servi.

Mour a légèrement levé la tête, sans répondre au boy cuisinier. Il est harassé. Depuis combien de temps n'a-t-il pas dormi ? Depuis combien de temps n'a-t-il pas mangé comme il aimait bien le faire, avec art et à satiété ? Il n'a pas compté les jours où presque tout a cessé d'avoir un sens pour lui, sauf sa nomination au poste de vice-président de la République, l'image de Kifi Bokoul, mystérieux et désormais insaisissable, et la résistance des mendiants. Même Serigne Birama s'est retiré de son univers. Les mendiants, Kifi Bokoul, la Vice-Présidence... Les mendiants, Kifi Bokoul, la Vice-Présidence...

Mour est exténué. Physiquement et moralement. Être devenu le jouet des mendiants, quel coup du sort ! Tout le corps endolori, surtout aux reins et aux omoplates... « Les gros quartiers de viande que j'ai soulevés ce matin... Il va falloir que je me remette à faire quelques exercices. »

Non, il ne mangera pas ; il prendra juste un verre de lait chaud avant de se coucher ; ou mieux, une infusion de quinquéliba et un verre de lait chaud.

Il a vu Sine se mettre à table. Sine ne lui a même pas adressé la parole ; elle ne sait pas qu'il a tout

NE PEUT ÊTRE VENDU

oublié de la dispute de tout à l'heure. Il a quand même essayé de concentrer toute son attention jusqu'à la fin du repas de Sine pour voir si elle va encore fumer. Il a dû s'endormir, car il n'est revenu à la réalité que lorsque l'indicatif du journal télévisé a frappé son oreille. Il a ouvert les yeux et a vu Sine, qui venait de mettre en marche le téléviseur, s'asseoir dans le canapé. Il s'est rappelé alors qu'il devait voir si elle avait fumé mais, au moment même où il tournait les yeux vers Sine, la voix du speaker, sur un ton solennel qui lui a fait la même impression que s'il entendait et voyait Dieu, a annoncé :

« Vu la Constitution ;

– Vu le décret du 6 juin portant révision de la Constitution ; etc.

Le président de la République décrète :

1) Il est mis fin aux fonctions de ministre de l'Intérieur de M. Toumané Sané.

2) M. Toumané Sané est nommé vice-président de la République... »

Collection Motifs

- 1 - Martin Amis, *Le Dossier Rachel*
- 2 - Émile Ollivier, *Mère-Solitude*
- 3 - Marina Warner, *Un père égaré*
- 4 - Sergi Pàmies, *Aux confins du fricandeau*
- 5 - Margaret Atwood, *Faire surface*
- 6 - Patrick Boman, *Le Palais des Saveurs-Accumulées*
- 7 - Edilberto Coutinho, *Onze au Maracanã*
- 8 - Albert Londres, *Terre d'ébène*
- 9 - Wilson Harris, *Le Palais du paon*
- 10 - Velibor Colic, *Les Bosniaques*
- 11 - Kenji Miyazawa, *Traversée de la neige*
- 12 - Albert Londres, *Pêcheurs de perles*
- 13 - Timothy Findley, *Guerres*
- 14 - Quim Monzó, ... *Olivetti, Moulinex, Chaffoteaux et Maury*
- 15 - James Purdy, *Je suis vivant dans ma tombe*
- 16 - Albert Londres, *Le Chemin de Buenos Aires*
- 17 - Lygia Fagundes Telles, *Un thé bien fort et trois tasses*
- 19 - Còstas Hadziaryiris, *Le Peintre et le Pirate*
- 20 - Benjamin Tammuz, *Le Minotaure*
- 21 - Kenji Miyazawa, *Train de nuit dans la voie lactée*
- 22 - Albert Londres, *Marseille, porte du Sud*
- 23 - Jean Galmot, *Un mort vivait parmi nous*
- 24 - Abdourahman A. Waberi, *Le Pays sans ombre*